RENÉ DOUMIC

La Vie et les Mœurs au jour le jour

Librairie académique PERRIN et Cie.

IL A ÉTÉ IMPRIMÉ :
2 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DES MANUFACTURES IMPÉRIALES DU JAPON
ET 12 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER DE HOLLANDE VAN GELDER

LA VIE & LES MŒURS

AU JOUR LE JOUR

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE PERRIN

Écrivains d'aujourd'hui. — Paul Bourget. Guy de Maupassant. Pierre Loti. Jules Lemaître. Ferdinand Brunetière. Émile Faguet. Ernest Lavisse. — Notes sur les prédicateurs : Mgr d'Hulfz, etc... 2e édition. 1 vol. in-16.................................. 3 50

LIBRAIRIE PAUL DELAPLANE

Portraits d'écrivains. 2e édition, 1 vol............ 3 50

De Scribe à Ibsen (Causeries sur le théâtre contemporain). 1 vol.................................... 3 50
(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

Histoire de la littérature française. 11e édition, 1 vol.................................... 3 50

EN PRÉPARATION :

Lamartine (Collection des grands écrivains français, chez Hachette).

George Sand (Collection des classiques populaires, chez Lecène et Oudin).

RENE DOUMIC

LA VIE & LES MŒURS

AU JOUR LE JOUR



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1895



A

M. GEORGES PATINOT

POUR LES SNOBS

Dans Paris il y a beaucoup de gens d'esprit. Il y a beaucoup de snobs aussi. On a coutume de médire des snobs : c'est pure injustice et méchanceté noire. Peut-être serait-il temps de réclamer en faveur de ces injuriés et de ces méconnus.

Le terme de « snobisme » est l'un de ces termes qui ne sont pas très exactement définis, et qu'on entend tout de même très bien. Le snobisme, en art, consiste à accueillir toutes les opinions qui ont ce

double caractère d'être neuves et d'être distinguées, opinions point encore descendues à la foule et où on est sûr de ne se coudoyer qu'avec des gens comme il faut. Il s'attache à tout ce qui est de qualité rare. Il aime ce qui est obscur et difficilement accessible au plus grand nombre. C'est pourquoi il triomphe dans l'importation des littératures et de la musique étrangères. Snobisme rime à exotisme. Il procède par admirations violentes et violemment exclusives. Il ignore les demi-enthousiasmes. Il est arrogant et intolérant. Au surplus, il va sans dire que le snob ne comprend rien à ce qu'il fait profession d'admirer tant. Le snobisme finit où la compréhension commence.

C'est ce qui fait que quelques-uns parmi

les connaisseurs lui en veulent si fort. Qu'il décide de la coupe des habits, de la couleur des cravates, du choix d'un parfum, et qu'il tienne enfin les assises de l'élégance, ils n'y trouvent pas à redire. Mais cela les fâche de voir des œuvres qu'ils aiment profanées par l'admiration des imbéciles du bel air. Il se pourrait aussi qu'à cette sainte colère se mêlât chez eux une arrière-pensée d'envie, un sentiment de jalousie inavouée. Ils se sentent vaguement humiliés en songeant que toute la vivacité de leur sympathie artistique et tout l'effort de leur intelligence ne les hausse pas jusqu'à ce degré d'exaltation où ils voient que le snob atteint naturellement.

Regardons-y de plus près et sans prévention. Nous serons frappés de voir de com-

bien de vertus est fait ce snobisme tant décrié. — Il est fait de modestie d'abord. Le snob n'a garde de penser par soi-même ; c'est le premier signe où on le reconnaît. Il reçoit d'autrui ses jugements tout faits. Or, les moralistes de tous les temps se sont élevés contre l'entêtement des opinions individuelles et des sentiments particuliers. — Cette modestie, le snob la pousse jusqu'à l'abnégation, jusqu'au renoncement et à l'entier sacrifice de ses goûts. Supposez qu'il se laissât guider par son instinct. Il se plairait à la musique claire et chantante où il y a des airs qu'on peut aisément retenir pour ensuite les fredonner. Il irait droit aux toiles de Bouguereau qui lui donneraient très vive la sensation du grand art. Sardou lui serait un

Shakespeare très suffisant. Il goûterait le romanesque d'Ohnet. Il s'accommoderait d'une poésie de niveau moyen, parfois patriotique, et d'autres fois grivoise... La consigne, une mystérieuse consigne, venue on ne sait d'où, lui impose Wagner, les primitifs, les préraphaëlites et Whistler, Ibsen après Tolstoï. Il les accepte, tous, en bloc, et sans discuter. Il en acceptera d'autres, quand on voudra, et dès que le mot d'ordre aura changé. Car c'est une des nécessités du métier qu'on y est obligé de changer souvent d'idoles, et qu'on ne sait jamais la veille vers qui on portera son enthousiasme de demain. C'est ainsi qu'il y a pour le snob un perpétuel antagonisme entre les goûts pour lesquels l'avait fait la nature, et ceux que la mode lui impose.

Mais c'est précisément par la lutte contre nos penchants que se prouve la valeur morale. La vertu est, par définition, une victoire remportée sur l'instinct.

Aussi bien cet héroïsme n'est pas en pure perte, et cette vertu ne reste pas sans récompense. Je ne parle pas de la satisfaction intime qu'éprouve le snob après des heures d'un long ennui courageusement souffert, et qui vient du sentiment d'un devoir accompli. Mais il faut de la mauvaise foi pour nier les services que rend le snobisme et pour contester son efficacité au point de vue de l'avancement de la littérature et des beaux-arts.

Ceux, en effet, qui peuvent émettre un jugement d'art en connaissance de cause ne sont qu'une infime minorité. Que pour-

rait, dans un temps de réclame bruyante, leur témoignage isolé ? Il faut que leur voix soit grossie par l'écho des salons, centuplée par ceux de la presse. C'est ce qui s'appelle: créer un courant... D'autre part, nous sommes, dans notre pays de France, très routiniers et beaucoup moins révolutionnaires qu'on ne croit. Nous sommes gens d'habitudes. L'impression du beau est une habitude comme les autres, et où nous n'aimons, pas plus que dans les autres, à être dérangés. Cette paresse naturelle pourrait nous être fort préjudiciable, si nous ne possédions d'ailleurs le don exactement opposé, qui est le don d'engouement. Les opinions mesurées sont les seules dont nous soyons incapables. Dès qu'elles atteignent les limites où elles com-

mencent à devenir absurdes, elles ont chance de faire chez nous leur chemin.

Convenons-en : le snobisme en littérature et en art n'est que l'instrument nécessaire du progrès ou du changement. Ne décourageons pas les snobs ! Ouvriers inintelligents, ils travaillent tout de même à une œuvre utile et bonne. Ils sont pour tous les chercheurs de nouveau des auxiliaires ridicules, sans doute, mais précieux. Qui d'ailleurs se sent la conscience assez nette pour leur jeter la première pierre ? Le mal est universel ; nous n'en mourons pas tous, mais nous en sommes tous atteints. Car peut-être y a-t-il quelque snobisme à s'indigner contre les snobs, s'il y en a certainement à prendre parti pour eux.


MORT AUX CRITIQUES!

... Cependant les critiques avaient accumulé les erreurs, les sottises et les vilenies. La mesure était comble. On était à bout de patience parmi les gens de lettres. Les critiques s'en aperçurent. Ils se firent insinuants et doux. Ils louèrent toutes choses à grand renfort d'épithètes admiratives. Ils ne hasardèrent plus même de timides observations. Ils reculèrent les bornes de l'humilité. Ils aplatirent la platitude elle-même. Mais par là ils ne firent que s'atti-

rer plus de mépris. Ils ne purent conjurer le péril. L'heure était venue de l'expiation.

Une grande assemblée eut lieu où furent convoqués les auteurs dramatiques, les romanciers, les poètes, les fantaisistes, les ironistes et généralement tous les « écrivains originaux ». Ils s'y rendirent en masse. Cela fit une réunion des plus imposantes. On n'aurait jamais cru qu'il y eût en France tant d'écrivains originaux... Chacun exposa ses griefs. Ils concordaient parfaitement et pouvaient se résumer en quelques mots : « Les critiques ne comprennent pas. Ils ne comprennent jamais. Ils ne comprennent rien. Un critique, c'est un monsieur qui ne comprend pas. C'en est la définition. Si encore ils se contentaient d'être inintelligents ! Mais ils

sont méchants. Ce sont des envieux. Leurs théories ne sont que des prétextes pour assouvir les rancunes de leur impuissance. Ils sont nuisibles. » L'assemblée conclut que ça ne pouvait pas durer plus longtemps. Il fallait leur faire leur affaire.

Par hasard les critiques se trouvaient réunis à une répétition de théâtre. C'était une bonne fortune. On pourrait les exterminer en bloc. Le malheur voulut qu'il y eut des traîtres, certains feuilletonnistes étant en même temps auteurs dramatiques ou romanciers. Les critiques furent prévenus. Ils auraient pu se défendre. Ils n'y songèrent même pas. Les critiques ne sont braves qu'en paroles. Ils n'essayèrent pas de faire usage de leurs sceptres. Ils se

précipitèrent vers les portes qui, d'aventure, étaient ouvertes : car c'était le jour, et il n'y avait pas de crainte d'incendie. Ils se sauvèrent dans toutes les directions.

Leurs ennemis victorieux formèrent un monôme. Ils s'en allèrent manifester sous les fenêtres de ceux qui avaient été des critiques influents. M. Becque les conduisit rue de Douai : l'hôtel de M. Sarcey fut mis au pillage. Puis, guidé par M. Ohnet, le monôme rebroussa vers le domicile de M. Jules Lemaître. Pour ce qui est de M. Brunetière, on estima qu'après l'échauffourée de la Sorbonne il avait eu son compte. On chanta encore devant la porte de quelques cuistres de moindre importance. Les réjouissances se prolongèrent toute la nuit. Au matin, la littéra-

ture française était tout à fait une littérature gaie.

A partir de ce jour, les critiques n'osèrent plus se montrer. Beaucoup moururent d'un mal incurable, c'est à savoir la bile rentrée. Les autres vécurent dans l'abjection : ils se firent professeurs pour la plupart. L'institution Chevallier en recueillit quelques-uns, afin qu'ils apprissent la syntaxe aux futurs romanciers et l'orthographe aux poètes de l'avenir.

Alors commença pour la littérature une ère de prospérité telle qu'on n'en avait jamais connu.

Dans les théâtres, les premières représentations n'étaient plus attristées par la présence des pontifes de la férule. La salle appartint tout entière aux amis de la mai-

son et à leurs amies. Les discussions de jadis sur les mérites des pièces et sur leur valeur d'art cessèrent comme par enchantement. Toutes ces vaines querelles furent remplacées par cette unique question : « Y a-t-il de la location ? » Cela était positif et précis, et on savait au moins ce que ça voulait dire. « Fichez-nous la paix avec vos machines que prônait la critique et qui ne faisaient pas le sou !... » Ainsi s'exprimèrent les directeurs, parlant aux jeunes. Il n'y avait rien à répondre. Et il n'y avait pas moyen de se fâcher. Les bons comptes font les bons amis.

Les romanciers n'eurent plus l'ennui de demander un article à celui-ci, un mot aimable à celui-là, et à cet autre un éreintement. Ils opérèrent eux-mêmes et firent

l'article pour leurs productions. A tous les points de vue cela était préférable. Ils s'avisèrent de moyens de réclame très ingénieux, tels qu'affiches, hommes-sandwichs, etc. Mais les vieux moyens sont les bons. Ils éprouvèrent que rien ne valait mieux que la méthode antique et classique. Ils s'installèrent sur les places publiques et battirent la grosse caisse. Il y en eut un qui imagina de joindre à chacun des exemplaires de son dernier ouvrage un pot d'onguent. Cela fit fureur. Ce fut un des grands succès de librairie de l'époque.

Les poètes, libres enfin de déférer au goût du public, composèrent des choses dans le genre de Béranger. Et ils travaillèrent pour les cafés-concerts. On vit renaître le lyrisme.

Cependant on ne parlait plus d'écoles ni de théories. Chacun pour soi. Plus de places ni de rangs. C'était la cimaise pour tout le monde. Et personne ne s'entendit plus reprocher qu'il n'eût pas de talent : ce qui prouva bien que c'était la critique jusque-là qui avait empêché les écrivains d'avoir du talent.

Tous étant égaux, ils se sentirent tous frères.

Il n'y avait plus de gêneurs. Chacun fut libre d'exploiter à son gré. Enfin la littérature était devenue une industrie !



INTERVIEW

La critique où s'attardent encore quelques professeurs est une forme surannée et qui a fait son temps. On n'a plus souci que de notes documentaires et de détails vécus. « Le temps des dissertations est passé, disait le plus sympathique des polygraphes, il faut monter en fiacre. » Je suis monté en fiacre et j'ai sonné à la porte de Dupont Ernest.

Dupont, ou tout au moins ce Dupont-là, n'est pas encore très connu du public pa-

risien. Mais il est le triomphateur de demain, un triomphateur dont le triomphe rejettera dans l'ombre tout ce qu'il y a eu jusqu'ici de plus éclatant en fait de triomphes. Il est l'auteur de *Tristesses gaies*. Cette pièce sera représentée cet hiver par « le Théâtre », entreprise dramatique récemment organisée pour faire concurrence à « l'Œuvre » qui, elle-même, fait concurrence au « Théâtre-Libre », qui à lui tout seul a fait concurrence à tous les autres théâtres. « Le Théâtre » est dirigé par un élève du Conservatoire qui n'a pas été admis à concourir lors des dernières épreuves publiques.

Et, lorsque « le Théâtre » aura joué *Tristesses gaies*, de tout l'hiver on ne parlera plus d'autre chose. Cela fait que je suis

assez fier d'avoir, pour mes débuts dans la carrière, découvert ce jeune maître. Je crois même que je l'ai inventé.

Une bonne m'ouvrit, s'enquit de mon nom. Je constatai à son accent qu'elle était de province. Mais de la Touraine ou de l'Orléanais? Je ne saurais le dire. Entre provinces voisines les différences ne sont pas toujours très marquées.

Bientôt le jeune maître parut en personne et m'introduisit dans une pièce dont l'ameublement me frappa. « Cette pièce, me dit-il, est spécialement destinée à recevoir vos confrères du reportage. Je l'ai aménagée à cet effet. En l'inspectant avec soin pendant les quelques minutes d'attente, on est déjà largement renseigné sur mon caractère et sur mes goûts. Le

pardessus posé négligemment sur le dos de ce fauteuil porte apparente l'adresse de mon tailleur. Aux murs quelques estampes reproduisant les œuvres de mes peintres préférés. J'aimerais beaucoup mieux les originaux. Mais, tant que *Tristesses gaies* n'aura pas été joué, mes ressources seront modestes. Ces lignes, ces hameçons, ces filets que vous apercevez un peu partout vous apprennent que j'ai, pour la pêche à la ligne, une sorte de passion furieuse... Notez-le avec soin, car cela est capital... Sur la cheminée, cette série de photographies, c'est mon portrait à tous les âges. Vous pouvez suivre ainsi très commodément mon évolution physique. Dans les traits de ce bébé joufflu dont la main tient un hochet, avec un peu d'attention vous

me devinerez déjà. Me voici en premier communiant : alors j'avais la foi ; ce fut une époque heureuse dont je garde, Monsieur, un souvenir nostalgique. Me voici costumé en Arlequin. Ce fut une fantaisie de ma mère : elle déclarait que ce costume m'irait à ravir, car je suis très bien fait... »

Je crus pouvoir interrompre Dupont afin de lui demander des détails se rapportant plus directement à son œuvre. Il reprit : « Du plus loin que je puisse me souvenir, je me revois bambin en petite robe, en train de jouer aux soldats de plomb. Ce goût chez moi était si prononcé que mes parents y voyaient l'indice d'une vocation. Dans ma famille, on ne m'appelait que : « le général ». Cela était d'une psychologie superficielle. Mon humeur n'est

pas belliqueuse. Comme M. Zola, je veux la paix. Mais ce plaisir que je prenais à faire mouvoir des personnages, n'est-ce pas la caractéristique elle-même et, pour autant dire, l'idiosyncrasie du futur écrivain de théâtre?... »

Il paraît que je ne sus pas dissimuler quelques signes d'impatience. « Je vois que vous êtes pressé, repartit Dupont. J'arrive donc tout de suite à l'histoire de *Tristesses gaies*. L'idée première m'en est venue un jour que j'étais en tramway. J'aurais pu être en chemin de fer ou en fiacre. Le hasard voulut que je fusse dans un de ces omnibus perfectionnés qui roulent sur des rails et dont le nom nous est venu d'Amérique. Le hasard. Mais y a-t-il un hasard? Devant moi une brave femme tenait sur

ses genoux une fillette un peu turbulente, et parfois elle lui disait : « Vas-tu « bientôt finir, vilaine enfant? » Je l'entends encore. Désormais la conception de *Tristesses gaies* est restée pour moi intimement liée au souvenir de cette phrase qui à d'autres peut-être semblerait insignifiante... » Puis après quelques secondes de silencieuse émotion : « Ce détail, ajouta-t-il, est absolument inédit. Je ne l'ai donné à aucun de vos confrères. Je vous le livre parce que vous avez l'air doux et afin de vous faire bien venir de votre directeur. »

Et comme, ayant remercié, j'interrogeais mon interlocuteur sur les méthodes de travail à lui particulières : « Nous y voici, fit-il. Je travaille le matin, à jeun, éprouvant toujours après mes repas un peu de con-

gestion. Je porte une robe de chambre de flanelle bleue unie. Je fume volontiers, rien que la cigarette d'ailleurs et uniquement de caporal. Je suis assis devant ma table. Je me sers exclusivement de papier blanc et de plumes de fer dont je trempe l'extrémité dans l'encre. »...

« Mais, interrompis-je, ce sont vos idées et vos théories, ou tout au moins vos tendances en art que j'aimerais à connaître. »

L'auteur de *Tristesses gaies* eut un sourire imperceptible. Il se leva, et, me poussant doucement vers la porte : « Je vois, conclut-il, que vous êtes neuf dans la profession. Croyez-moi, je vous ai dit les seules choses sur lesquelles le public aime à être renseigné. »



LE « NOUVEAU JEU » EN DIPLOMATIE

Il y a un ministère à supprimer. Afin de ne pas terrifier tous les autres, je dirai tout de suite que c'est le ministère des affaires étrangères. Ambassadeurs, ministres plénipotentiaires, attachés et détachés, ceux de la « carrière » et les autres, en vérité, à quoi est-ce qu'ils servent? Toute cette organisation compliquée et surannée se réfère à un état de choses qui n'est plus celui de l'Europe. La diplomatie, telle qu'on la pratiquait autrefois, avec force subtilités et

toute une épaisseur de mystère, cette diplomatie est morte. Le reportage l'a tuée, attendu que la diplomatie n'est, à la bien prendre, qu'un système de reportage international. Ce n'est plus dans les chancelleries que se traitent les affaires de l'Europe, c'est dans les bureaux de rédaction. Quand un souverain veut faire connaître sa pensée, il n'a garde de se confier à un ministre accrédité : il se fait interviewer. Quand le Pape veut parler à la chrétienté, il s'adresse à M. Judet, ou encore il envoie chercher Mme Séverine. Le Quirinal suit l'exemple du Vatican. « C'est nous qui sont les princesses, » disait cette dame du premier Empire. Et nous autres journalistes, avec plus de syntaxe et non moins d'assurance, nous pouvons dire : « C'est

nous qui sommes les ambassadeurs... »

Telles sont les réflexions qui s'imposent quand on lit le récit de la conversation qu'un reporter, M. Gaston Calmette, vient d'avoir avec le roi Humbert. Ce récit est par lui-même un beau morceau, et qui, par endroits, touche presque aux hauteurs coutumières à M. Chincholle. Je goûte, par exemple, ces quelques lignes où nous pouvons voir l'attitude respective des deux interlocuteurs. M. Calmette est très digne, profondément pénétré de l'importance de son rôle, et convaincu des conséquences que peut avoir une entrevue désormais historique : « J'ai ressenti, je l'avoue, une émotion profonde, mêlée d'une inquiétude soudaine et d'une sorte de doute immense, mal réfléchi, sur l'étendue subite de mon

devoir... » Le roi d'Italie voit les choses de moins haut. Il est un peu familier. Il ne semble pas s'être mis tout à fait au ton. Mais M. Calmette ne lui en adresse aucun reproche. « Le roi s'avance souriant, la main tendue, le regard net et franc, ses deux grands yeux noirs largement ouverts : tout révèle une affectueuse bonhomie, avec la plus touchante simplicité. » Les premiers mots furent de congratulations réciproques. Puis on parla de choses intimes, le roi Humbert et M. Calmette ayant un certain nombre d'amis et de « camarades » communs.

Ne trouvez-vous pas que ce ton de bonne camaraderie remplace avantageusement le cérémonial usité jadis dans les cours ? C'est de même que, lorsqu'il jugea qu'il savait

ce qu'il voulait savoir, et que l'entretien avait assez duré, M. Calmette demanda au roi la permission de se retirer. Jadis il eût été obligé d'attendre que le roi lui fît signe et lui indiquât que le moment était venu de prendre congé.

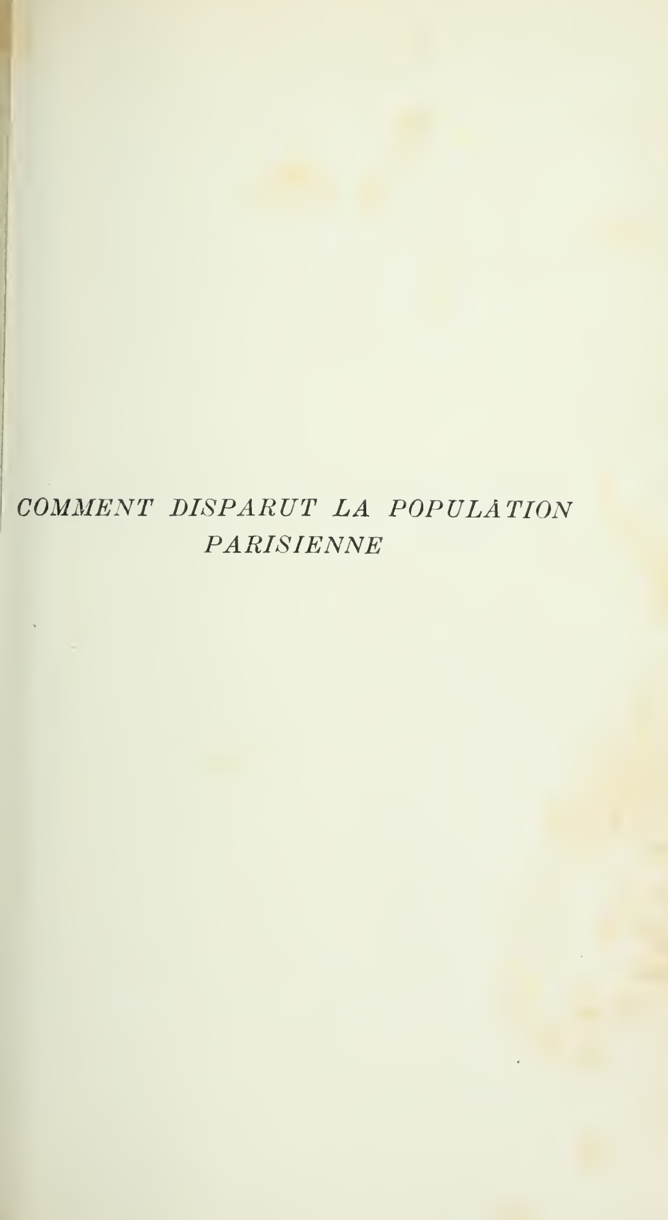
Il est clair qu'étant donnée cette allure d'une causerie déboutonnée, le roi Humbert ne pouvait essayer de jouer au plus fin et de faire le renfermé. Il n'y a pas songé. Il a parlé à cœur ouvert. Il a parlé de son armée et de son budget. Il a livré ses secrets et exposé ses projets. Il a suffi pour cela qu'un reporter fît le voyage. Tout de même, comme c'est simple!

Il est aisé, d'ailleurs, de comprendre les avantages qu'a le nouveau jeu diplomatique sur l'ancien. Un souverain qui se trouvait

en face d'un ministre pouvait affecter des airs de supériorité. En présence d'un journaliste il est moins à son aise. On a beau être assis sur un trône on ne se soucie pas d'être éreinté par une feuille d'un fort tirage.

Surtout, il est certaines particularités curieuses qu'un homme de notre métier est seul capable de noter et de traduire. Il y a dans l'article de M. Gaston Calmette une perle qu'on ne saurait enchâsser trop précieusement. Il paraît que le roi Humbert vint à prononcer les noms de Solférino et de Magenta. M. Calmette fait cette remarque : « Sa Majesté prononce Madjennta... » Ne voilà-t-il pas un trait curieux et qui valait la peine d'être relevé ? Le roi d'Italie prononce à l'italienne les mots italiens.

Les biographes, plus tard, feront bien de ne pas omettre ce détail. Pour notre part, nous souhaitons que M. Calmette n'en reste pas là de ses révélations sur les cours étrangères. Et, par exemple, il serait intéressant de savoir si, par hasard, la reine Victoria aurait l'accent anglais.



COMMENT DISPARUT LA POPULATION PARISIENNE

... Cette année-là un vent de tristesse souffla sur Paris, ainsi que s'expriment les poètes. La ville joyeuse et réputée pour être la capitale du « monde où l'on s'amuse », Paris était devenu morne. Ceux qui jadis avaient connu la « vieille gaieté française » en parlaient aux générations nouvelles. Mais on ne les croyait pas. On s'était déshabitué de rire. Un certain Sarcey se fit une réputation parce qu'on le voyait s'amuser au théâtre. En vain le gouvernement, dans sa sollicitude, tâchait

de porter remède à cette épidémie d'un nouveau genre. Le régime parlementaire fonctionnait. On décorait les vaudevillistes. Tout fut inutile. Les Parisiens ne voulaient pas se laisser distraire. C'était comme une lassitude universelle. Une atmosphère d'ennui s'était partout répandue ; et elle était intolérable. Les bêtes elles-mêmes ne pouvaient la supporter. Deux orangs-outangs qui arrivèrent à Paris vers cette époque y périrent dans les huit jours.

C'est pourquoi les Parisiens prirent la vie en dégoût. Ils résolurent de se donner la mort. Le nombre des suicides augmentait dans une proportion régulière. Les statisticiens étaient dans la joie.

Les moyens ne manquaient pas pour se débarrasser de l'existence ; mais tous pré-

sentaient des inconvénients. Le poêle Choubersky lui-même n'était pas à l'abri de toute critique.

C'est alors que la Compagnie des Petites Voitures, — médiocrement « sympathique » jusque-là, — rendit aux Parisiens un service signalé.

Elle mit en circulation des fiacres qui, au premier aspect, ne se distinguaient pas des autres. Ils avaient, comme les autres, une caisse biscornue et bossuée et roulaient avec un bruit de vieille ferraille. Ils étaient attelés de rosses efflanquées et boiteuses. Ils étaient conduits par des gentilshommes ruinés. Donc ils étaient en tout semblables aux fiacres ordinaires.

Seulement, une inscription placée discrètement près du siège avertissait les pas-

sants. Ce seul mot : *Chauffée* faisait reconnaître ces voitures. On savait ce que cela voulait dire.

On faisait signe. On prenait place. On mettait les pieds sur une boule aux airs innocents. A l'intérieur une brique de charbon se consumait lentement. On fermait les vitres. Suivant son humeur, on s'amusait une dernière fois à regarder les allants et les venants, ou bien on dépliait un journal. Peu à peu on s'assoupissait. C'était un sommeil sans rêves. Quand on était arrivé, tout était fini.

On n'avait eu d'ailleurs à s'occuper de rien. Toutes les précautions étaient prises et les formalités remplies d'avance par l'administration. C'était commode, très propre et nullement mélodramatique.

Il y eut quelques erreurs. Des personnes qui voulaient seulement aller dîner en ville montèrent dans ces voitures spéciales sans avoir remarqué l'inscription. La chauffe-rette opéra. Mais, comme bien on pense, elles ne réclamèrent pas.

En somme, le succès fut considérable. Bientôt l'usage des voitures chauffées se généralisa.

C'est ainsi que disparut la population parisienne.

...Jamais d'ailleurs on ne s'était occupé avec plus de soin de la santé publique. Il existait une commission d'hygiène, grâce à laquelle les prescriptions les plus sévères étaient rigoureusement appliquées. Par exemple, il était défendu de cracher dans les omnibus.

NOUVELLE SORBONNE

Lorsque disparurent les bâtiments de l'ancienne Sorbonne, tous les esprits sérieux déplorèrent qu'on n'eût pas profité de l'occasion pour mettre en même temps la pioche dans l'édifice vermoulu de notre enseignement. A quoi bon, disaient-ils, avoir détruit de vieilles murailles pour laisser subsister des coutumes plus vieilles ?... Ils peuvent désormais se réjouir. Les solennités athlétiques qui ont lieu actuellement à la Sorbonne ne sont, en effet, que

le prélude d'une refonte complète de notre système d'enseignement.

Un projet de réorganisation des études classiques sur un plan nouveau et d'après les idées de M. Paschal Grousset (Ph. Daryl) a été élaboré au ministère de l'instruction publique. Il sera soumis au Conseil supérieur dans sa prochaine session. Dès aujourd'hui, on peut prévoir qu'il sera adopté à l'unanimité et voté d'acclamation.

Les auteurs du projet l'ont fait précéder de brefs considérants. Ils se bornent à constater l'état de décrépitude de la génération actuelle. « On sait quel piteux aspect présentent tous les hommes qui ont aujourd'hui de vingt à quarante ans. Maigres et efflanqués, sans muscles ni

jarrets, ils sont semblables à des valétudinaires. Incapables d'aller d'une course de Paris à Dieppe, ils ne pourraient pas même déménager un piano. Dépourvus de tous les privilèges de la virilité, ils n'ont de l'homme que la vaine apparence. Tout le mal vient d'une primitive erreur de pédagogie. C'est afin de parer au retour de tels inconvénients qu'ont été rédigés les nouveaux programmes... »

L'enseignement des lettres et des sciences est remplacé, dans toute l'Université de France, par l'enseignement de la gymnastique.

Les études scolaires sont réparties en dix années, et appropriées au développement normal du corps. Le cours de neuvième préparatoire comprend, outre les

premiers exercices de trapèze, de balançoire et de barre fixe, la course à pied, le saut de mouton et les éléments du pugilat.

On commence la boxe en sixième; en quatrième, le patinage et la course en sac; en seconde, la paume longue et courte; le law-tennis et la savate, en rhétorique.

Le polo, le foot-ball et la lutte à l'aviron constituent les matières de l'enseignement supérieur.

Le cyclisme est enseigné dans toutes les classes.

Le baccalauréat comprend deux séries d'épreuves. Les épreuves littéraires portent notamment sur la question de l'amateurisme et du professionnalisme. Qu'est-ce qu'un amateur? A quels signes peut-on

le reconnaître? Quelle est la limite exacte où finit l'amateur et le professionnel commence? De l'amateurisme à travers les âges. Biographie des amateurs célèbres. Du profit qu'il y a eu pour la langue française à s'enrichir du terme d'amateurisme...

Le baccalauréat continue d'être exigé à l'entrée de toutes les carrières libérales.

Il y a trois ordres de licence, suivant que le candidat se destine aux sports athlétiques, nautiques ou vélocipédiques. La licence est exigée pour le Conseil d'État, l'inspection des finances et les fonctions dans l'enseignement.

Le concours général entre les lycées et collèges de Paris et des départements est

remplacé par les jeux olympiques. Le vainqueur aura droit à une timbale d'argent et à une ode dans le genre de Pindare. Le soir, un vin chaud lui sera offert au ministère par les représentants du haut enseignement. La fête se terminera par un concert de musique grecque, avec conférence.

Les collèges et autres établissements scolaires seront transformés pour être aménagés suivant les besoins des nouvelles études. Dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne on installera une piste avec pelouses verdoyantes et eaux vives. Les jeunes hommes s'y livreront à des exercices variés, dans le costume des fresques de Puvis de Chavannes et des bas-reliefs de Phidias. Ils monteront des chevaux

blancs, lanceront le disque et s'adonneront à la natation. Les dames auront accès dans les tribunes.

Les membres de l'Université sont invités dès maintenant à modifier leur enseignement en vue des programmes qui seront appliqués à la rentrée prochaine.

Les cris et manifestations bruyantes sont sévèrement interdits pendant les études. De même pour les refrains de cafés-concerts, rengaines, guitares et scies d'ateliers. L'*Hymne à Apollon* en tiendra lieu.



LES POÈTES QUI ÉLISENT UN ROI

Leconte de Lisle était académicien et bibliothécaire. Mais, en outre, il occupait un poste considérable. Depuis la mort de Victor Hugo, il avait été installé « dans la gloire, ainsi que dans le respect des jeunes ». Les Anglais ont leurs poètes lauréats. Nous avons, nous autres Français, nos grands poètes nationaux. Il nous en faut toujours un, et il ne doit pas y avoir d'interruption de service. Sitôt que le « poète en titre » est enlevé à notre admiration,

il doit être remplacé par un nouveau grand poète national. Ce fonctionnaire est désigné à l'élection par ses pairs réunis en Congrès. Chaque poète est obligé, en même temps qu'il fait connaître le nom de son candidat, d'expliquer son vote en quelques lignes. Ce « Congrès des poètes » vient d'avoir lieu. On ne nous dit pas encore quel est l'heureux élu. Mais nous connaissons quelques-unes des réponses des votants, le *Journal* ayant consenti à les reproduire dans ses colonnes. La question était posée en ces termes : « Quel est, selon vous, celui qui, dans la gloire ainsi « que dans le respect des jeunes, va remplacer Leconte de Lisle? » Dix-neuf poètes ont déjà répondu. Et nous ne sommes encore qu'à la lettre C! Il y a en

France beaucoup plus de poètes qu'on ne croit. Les personnes qui seraient curieuses de lire ces avis motivés les iront chercher dans le *Journal* qui a entrepris de les publier. Ce que je voudrais, pour ma part, c'est donner quelques renseignements sur une « fonction » peu connue du public.

La fonction de « grand poète national » est inamovible. Une fois élu, on n'a plus à redouter ni compétitions, ni révolutions. On a droit au respect des jeunes pour le restant de ses jours. On peut désigner son successeur ; mais cette désignation n'a d'autre valeur que celle d'un avis ; elle peut être ratifiée ou annulée par le Congrès qui, en la matière, est souverain. En aucun cas la fonction n'est transmissible par voie d'hérédité. Le titulaire doit remplir

certaines conditions. Naturellement, il doit avoir été vacciné. Il peut d'ailleurs avoir un casier judiciaire. Je passe sur quelques points de détail. La condition essentielle est la suivante : « Ne peut aspirer à la charge de grand poète national que celui qui n'exerce plus aucune influence sur les écrivains de son temps et qui a cessé d'être dans le train. » Cette prescription est très sage ; et on aperçoit tout de suite les motifs qui l'ont inspirée. En effet, le poète en titre ne doit pas être discuté. Il ne peut régner qu'à condition de ne pas gouverner. Il n'agit pas, il plane. Ce sont, direz-vous, les invalides de la gloire. Qui ne serait fier de prendre ainsi ses invalides?

Ne croyez pas, au surplus, qu'il s'agisse d'une sinécure. Loin de là. Le grand lama

des poètes remplit d'abord le rôle de grand bénisseur. Parvenu au faîte de la gloire il salue toutes les gloires naissantes. Il est l'hôte désigné des Muses de province. Il doit à chaque débutant un encouragement de forme emphatique et variée. C'est dans cette partie de sa charge que Victor Hugo se montra tout à fait supérieur. Il suffit pour un sonnet d'un adverbe sur une carte ; mais un volume vaut une lettre. Il faut encore se prêter aux interviews, décider dans les contestations, présider les banquets et représenter vis-à-vis de l'étranger. Cela demande, comme on le voit, une grande dépense d'activité : il faut une vieillesse robuste.

Moyennant ces fatigues librement acceptées, mais auxquelles il n'a plus le droit de

se soustraire, le « poète en titre » voit chaque jour son nom imprimé avec accompagnement d'épithètes louangeuses. L'admiration pour sa personne et pour son caractère, autant que pour son œuvre, est de devoir. Quiconque y manquerait se verrait immédiatement exclu du syndicat des poètes. Il est placé désormais en dehors et au-dessus des querelles. Il est celui qu'on oppose à tous les autres, afin de les rabaisser.

Entre tous les poètes d'aujourd'hui, lequel aura été désigné par le Congrès? Sera-ce un poète académicien? Sera-ce Verlaine ou Déroulède? Mallarmé ou Jean Rameau? Nous le saurons dans quelques jours. Sans doute nous avons hâte de le savoir. Mais quelle ne doit pas être

l'anxiété parmi les candidats ! Car celui dont le nom sortira victorieux de l'urne n'aura pas à craindre que la postérité ne casse le jugement de ses contemporains. Et pour tous les autres quelle déception ! Vainement ils essayeraient d'accumuler les chefs-d'œuvre. C'est fini pour eux de l'espoir flatteur d'être respectés par les jeunes.



M. ZOLA EN VOYAGE

LE REPRÉSENTANT DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

« Au nom de la littérature française que je représente tout entière... » telles ont été les premières paroles de M. Émile Zola débarquant en terre étrangère. Elles ne nous ont pas surpris. Déjà aux obsèques de Guy de Maupassant, M. Zola avait tenu à établir que, s'il prenait la parole, ce n'était pas, comme on aurait pu croire, au nom de la Société des gens

de lettres, mais c'était au nom de la littérature française. Cette littérature et lui décidément ne se séparent plus. Elle est partout où il pose le pied. Cela donne à chacune de ses paroles une signification et une portée considérables. Dépositaire d'une tradition longue et glorieuse, il n'a plus même le droit de parler en son nom propre et à titre de particulier. Il ne se distingue plus de toute cette foule d'écrivains qui se confondent et qui s'incarnent en lui. Sa parole est impersonnelle et collective. Il parle « au nom de... »

Si l'on se demande de qui M. Zola tient cette délégation, la réponse est toute simple. Il s'est délégué lui-même. Il ne doit rien qu'à lui seul. C'est lui qui a pensé qu'il suffirait à remplir la place laissée

vide par tous les illustres des temps passés. Depuis les troubadours jusqu'aux vaudevillistes, François de Sales et Bossuet, Racine aussi bien que Flaubert, les poètes et les romanciers, ceux de jadis, ceux d'hier, ils ne forment tous qu'une sorte d'assemblée du génie dont M. Zola est comme l'expression mystique.

L'attitude où se complaît aujourd'hui le chef de l'ancienne école naturaliste est faite pour réjouir l'analyste curieux de connaître le cœur des hommes. Elle témoigne d'abord d'une simplicité d'âme et d'une franchise qui sont à l'heure actuelle des qualités infiniment rares. M. Zola a conscience d'être la plus haute personnalité littéraire de son temps. Il ne s'en cache pas, car il n'y a pas de honte. Il n'affecte

pas une fausse modestie. Mais il réclame les honneurs qui lui sont dus. Au besoin, il se les décerne. — M. Zola s'est souvent défendu d'avoir voulu être un chef d'école. On voit bien au contraire qu'il avait tous les dons requis pour jouer ce rôle. Il considère le monde des lettres comme un vaste régiment, soumis à une discipline et à une hiérarchie, où il y a de simples soldats et des maréchaux. L'expression au surplus est de Balzac. Le maréchalat s'acquiert par le mérite et aussi par le nombre des années de service. Il y a une loi qui règle l'avancement. On arrive à l'ancienneté. — Enfin on a souvent contesté à M. Zola certaines qualités de tact et de bon goût. Or voici qu'il donne cette preuve de goût difficile entre toutes : il sait être

l'homme de son âge, changer de ton et d'allures avec les circonstances : il sait vieillir. Le temps des luttes étant passé, il se souvient à peine de ses anciennes violences. Il ne parle plus de « ses haines ». Il n'a plus de haines. Il pardonne. Il amnistie. Il bénit. Il donne des conseils à la jeunesse. Il a cette onction et cette sagesse émue d'après boire qui convient aux pasteurs d'âmes. Il est le Père des lettres et le Patriarche.

Il y a dans l'histoire un cas analogue à celui de M. Zola : c'est celui de Voltaire. Lui aussi, après une carrière agitée, connut les douceurs d'une gloire incontestée. Lui aussi, il avait été l'hôte de l'Angleterre ; et son nom, qui rayonnait sur toute l'Europe, était plus respecté encore à l'étran-

ger que chez nous. Tous ceux qui voulaient se faire une idée de l'esprit français songeaient à lui et se reportaient à son œuvre ; œuvre considérable, tour à tour scandaleuse et grave, faite d'imagination et de réflexion, et témoignant du goût qu'avait l'écrivain pour la philosophie et pour la science. C'est de même à être un savant que prétend surtout M. Zola. A cent années de distance, ces deux patriarcats se répondent. L'histoire est, comme on l'a dit, une éternelle recommenceuse. Elle reprend les mêmes types, en y apportant quelques modifications. Et, par exemple, M. Zola a plus de bonhomie ; mais Voltaire avait plus d'esprit.

On a fait cette supposition : que dans un cataclysme toute la littérature du dix-hui-

tième siècle vînt à disparaître et qu'il ne restât, pour témoigner de l'effort commun, que l'œuvre seule de Voltaire ; sans doute il y aurait là des pertes dont on ne se consolerait pas aisément ; néanmoins les principaux traits de la physionomie du siècle se retrouveraient dans les ouvrages de cet esprit universel. — On peut de même se poser cette question : « Que manquerait-il à l'œuvre du XIXe siècle, si elle venait à être anéantie tout entière, à l'exception des *Rougon-Macquart ?* » Je livre cette enquête aux personnes lettrées pour remplir leurs soirées.

Tout de même, on ne peut s'empêcher de remarquer que le moment choisi par M. Zola pour se poser en grand chef de notre littérature est celui justement où son influence a

diminué au point de devenir tout à fait nulle. Cette influence a toujours été restreinte, n'ayant pu s'étendre jusqu'au théâtre. Aujourd'hui le roman lui-même y échappe. Tout ce qui, depuis ces dix dernières années, s'est fait d'intéressant dans le roman français, s'est fait en dehors de M. Zola, s'il ne s'est fait contre lui. Ses fidèles peu à peu se sont dispersés. Ceux qui avaient débuté sous ses auspices ont, chemin faisant, changé de route. Quelques-uns même ont répudié, avec un éclat qui fut jugé malséant, un patronage qui pouvait les compromettre. M. Zola n'est pas du nombre des initiateurs variés dont se recommande la jeunesse d'aujourd'hui. Mais alors? Cette littérature française que M. Zola représente tout entière, il se pourrait que ce fût seule-

ment sa littérature, — avec toutefois celle de M. Paul Alexis.

ROME, C'EST BIEN SEC...

M. Zola a bien raison de se déclarer partisan de l'interview. Il ne se passe guère de jour qu'on ne lui en « prenne » une. Et il n'est pas une de ces interviews qui ne contienne, exprimée avec verdeur et franchise, quelque opinion singulière, dont la hardiesse étonne d'abord, mais dont on reconnaît ensuite le bon sens et la justesse parfaite. C'est ainsi que le maître a été amené à exposer à l'un de nos confrères les difficultés qu'il rencontre dans la préparation de son prochain livre. Ce livre paraîtra

en 1896. Il n'est donc que temps de commencer à en entretenir le public, toujours si curieux des moindres détails qui concernent les œuvres importantes. Rome en sera le sujet. Fidèle à ses habitudes d'information minutieuse, M. Zola avant de décrire Rome compte la visiter. Il espère fermement être reçu par le Pape. « Le Pape, dit-il, n'a aucune raison de ne pas me recevoir. Et puis, à la rigueur, je passerai outre... » C'est la beauté de la méthode du document humain que, lorsque le document fait défaut, on s'en passe. Aussi n'est-ce pas là ce qui inquiète le plus M. Zola. La difficulté qu'il redoute est inhérente au sujet lui-même : « Je n'ai « rien de bien fixe, j'ignore encore au « juste ce que je ferai. C'est bien sec un

« tel sujet, Rome. Cela ne passionne pas « beaucoup... »

Devant cette assertion très catégorique notre premier mouvement est pour faire ce qu'on appelle un haut-le-corps. Nous nous récrions. Nous réclamons pour la Ville Éternelle... Celui qui se révolte ainsi en nous, c'est l'écolier nourri de latin dans ses classes. A force de déchiffrer, dans Virgile et dans Horace, l'éloge pompeux de la capitale du monde, nous avons gagné, par une manière de contagion, le respect superstitieux de cette ville surannée. Mais regardez-y de plus près. Demandez-vous quels éléments d'intérêt Rome peut offrir à l'observateur d'aujourd'hui. Vous serez forcés d'en constater la pauvreté et la cruelle indigence.

Certes il y a dans Rome les souvenirs de la Rome antique, les débris des monuments, le sol témoin d'aventures fameuses, toute une poussière d'histoire. Mais d'abord cette description archéologique a été faite et refaite à satiété depuis Châteaubriand jusqu'à Dezobry. Il ne saurait être question de la recommencer. Ensuite c'est une vérité reconnue par tous les voyageurs de bonne foi que ces vestiges de l'antiquité sont étrangement surfaits. Le forum n'est qu'une place de petite ville, le Capitole est à peine une butte ; et pour ce qui est de se tuer en se jetant du haut de la roche Tarpéienne, il y faudrait mettre plus que de la complaisance. Cela aide à juger plus sainement de l'histoire romaine. Tout y est grossi hors de proportion. Les

Romains étaient des méridionaux. Les méridionaux sont des hâbleurs. L'histoire romaine, c'est l'éternelle histoire du Marseillais.

Rome est encore la ville des Papes, la capitale du monde chrétien. Mais le XIX[e] siècle n'est pas le moyen âge, il s'en faut. La science a dissipé les derniers mirages de l'illusion religieuse. D'ailleurs, si on n'a pas la foi, ce n'est pas à Rome qu'on peut espérer de l'acquérir. Il y a là-dessus un proverbe italien. Il est vrai qu'en ces derniers temps le Pape d'aujourd'hui a fait parler de lui. On a vanté la largeur de son esprit, son intelligence du monde moderne, l'influence qu'il avait su prendre dans les Conseils de l'Europe. Mais tout cela, ce sont des idées à M. de Vogué. Ce

qui prouve bien qu'elles sont fausses, c'est que le roman de *Lourdes* vient d'être mis à l'index. Il n'y a rien de bon à tirer de cette vieille Papauté.

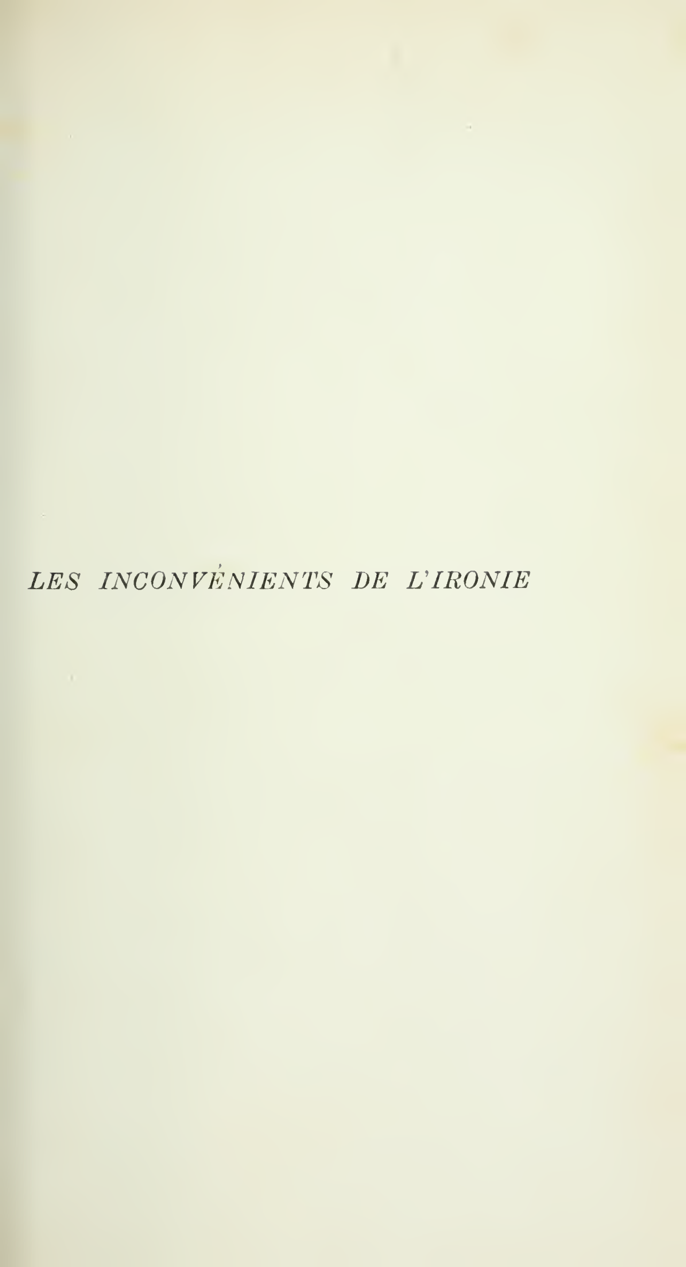
Rome tient aussi dans l'histoire de l'art une certaine place. Mais combien il entre de convention dans l'admiration que nous avons pour des chefs-d'œuvre trop vantés! Du reste, depuis l'école impressionniste, on est bien plus fort que dans l'ancien temps.

On le voit, de quelque côté qu'on envisage ce sujet de Rome, on aboutit à la même constatation. C'est un sujet décevant. C'est, comme on dit en argot de métier, un faux bon sujet. Ça ne rend pas. L'histoire du ménage de Gervaise et de Coupeau, ou celle encore de la charcute-

rie Quenu-Gradelle, étaient des matières bien plus riches, — plus grasses, si vous voulez, — et qui comportaient, pour un esprit d'ailleurs philosophique, toute sorte de considérations intéressantes.

Il faut donc être de l'avis de M. Zola. Ce n'est pas une raison pour craindre que son prochain roman n'offre sensiblement moins d'intérêt que les précédents. En littérature, ce n'est pas le sujet qui importe, c'est l'esprit de l'auteur. Le talent consiste à féconder les fables les plus pauvres. M. Zola a pu entourer de six cents pages l'histoire de la frêle Bernadette ; nul doute qu'il n'en puisse faire autant pour ce maigre sujet de Rome. La saleté des rues, la vermine des auberges, la pestilence que ramène chaque année la saison chaude, lui

seront, à défaut d'autres, des thèmes précieux. Nous avons pleine confiance. Il apportera par son livre une preuve nouvelle à cet aphorisme de l'un de ses prédécesseurs les plus géniaux, c'est que l'art consiste à faire quelque chose de rien.



LES INCONVÉNIENTS DE L'IRONIE

L'autre semaine, comme je me promenais sans défiance, je rencontrai mon excellent ami Bouvard. Du plus loin qu'il m'aperçut :

« Ah ! ça, s'exclama-t-il, que vous est-il arrivé? Vous êtes devenu complètement fou... »

Il est toujours inquiétant d'entendre affirmer ces choses-là. On a beau se tâter et se donner à soi-même l'assurance qu'on jouit de toutes ses facultés, c'est le propre

de l'aliénation mentale qu'on ne s'en rend pas compte.

Ajoutez que Bouvard n'est pas le premier venu. Bien posé dans le monde, il a de l'aisance, presque de la fortune. Il remplit, à son honneur, des fonctions publiques importantes. Il est bel homme ; il a la voix forte, le regard assuré, un port de tête d'une réelle noblesse, et enfin tout ce qui donne aux opinions d'un homme de l'autorité.

Il vit mon trouble. Il est bon, comme tous ceux qui ont un tempérament généreux. Afin d'atténuer la brusquerie de son accueil, il s'expliqua :

— Je veux dire que vous vous mettez à soutenir des idées absurdes. Venant de vous, cela m'étonne. Je vous estimais jus-

qu'ici pour la pondération de votre esprit et pour votre zèle à défendre toutes les opinions reçues. Comment avez-vous pu dire que Rome est une ville qui n'offre aucune espèce d'intérêt ?

— Moi? répliquai-je, je n'ai jamais dit cela.

— Vous ne l'avez pas dit? Bien mieux ! Vous l'avez imprimé. Vous avez fait tout un article pour développer cette belle théorie : que Rome est aussi pauvre de monuments anciens que de souvenirs historiques et qu'elle ne vaut pas la peine d'être étudiée.

— Permettez! Je vois que je ne me suis pas bien fait comprendre. J'ai dit tout cela, sans doute, mais c'était pour faire entendre précisément le contraire.

Bouvard leva les bras au ciel.

— Ah ! fit-il, je vous voir venir. De l'ironie ! C'était de l'ironie ! Mes compliments, mon cher. Vous voyez le résultat. Toutes les sottises que vous avez alignées, je vous les ai bravement attribuées. J'ai cru que telle était votre façon de penser. Si je l'ai cru, soyez persuadé que dix autres, que vingt autres auront fait de même, et que les plus intelligents de vos lecteurs s'y seront trompés. Car vous n'admettrez pas qu'un homme dans ma situation soit un imbécile !...

Je fis un geste de dénégation, d'ailleurs bien inutile. Bouvard continuait :

— Je ne suis pas fâché de vous donner cette petite leçon. L'ironie est à la mode parmi les journalistes d'aujourd'hui. C'est

une mode déplorable. Elle ne sert qu'à dérouter le lecteur. Vous dites une chose ; il faut que nous entendions le contraire, car cela est dit par manière de raillerie. D'ailleurs, l'article d'à-côté et qui fait suite au vôtre n'est pas écrit sur le même ton. Comment voulez-vous que nous fassions la différence ? Vous-même, il y a des jours où vous êtes sérieux, d'autres où vous ne l'êtes pas. Comment voulez-vous que nous nous y reconnaissions? Comment pouvons-nous savoir quand c'est « pour de bon » et quand c'est « pour rire » ? Si, au moins, vous nous préveniez. Adoptez un signe quelconque. Convenez, par exemple, que les passages d'ironie seront imprimés en italiques...

— Il me semble pourtant qu'avec un peu d'attention...

— Avec un peu d'attention!... Est-ce que vous croyez, par hasard, qu'on lit les journaux avec attention?... On les parcourt, le matin, avec son courrier, afin d'être renseigné, le soir avant d'aller dîner en ville, afin de placer son mot dans la conversation. On n'a pas le temps de chercher la clé de vos devinettes... Notez que j'admets parfaitement la plaisanterie. Mais j'aime une plaisanterie large, franche et dont on sait ce que c'est. L'ironie a quelque chose de détourné, de tortueux, de sournois...

— Cependant il y a des écrivains...

— Oui! Vous allez me citer Renan!... Vous savez que je le considère comme un

esprit dangereux et qu'il m'a toujours déplu souverainement.

— Mais Pascal... Voltaire...

— Pascal, Voltaire, c'étaient Pascal et Voltaire. D'abord pour ceux-là nous sommes prévenus. Quand on nous a donné à lire *les Provinciales* dans nos classes, on a eu soin de nous avertir que tout cela était de l'ironie... Et puis, ce sont les maîtres du genre. J'espère que vous ne vous comparez pas aux maîtres. Laissez-moi vous dire que les journalistes d'aujourd'hui ne leur vont pas à la cheville. C'est justement pourquoi je n'aime guère les faiseurs d'ironie. L'ironie est une forme de l'impertinence...

Il s'arrêta et parut réfléchir...

« L'ironie, dit-il, est un dissolvant. »

Bouvard a de ces formules nettes et qui s'imposent. C'est ce qui fait sa force dans la discussion. Je ne trouvai rien à répondre. Il conclut :

— Croyez-en un homme qui n'a pas l'habitude de parler à la légère. L'ironie, en matière de journalisme est une erreur. Ou elle est grossière, et elle est manquée; ou elle est fine, et elle échappe. On ne vous comprend pas. On vous en veut de ne pas vous avoir compris. C'est le moyen de vous faire des ennemis. Dites-le de ma part à vos confrères ; c'est un service à leur rendre. Faites vos articles comme vous l'entendrez. Faites l'article éloquent, l'article bonhomme, l'article farce... Ne faites jamais l'article ironique! »

J'étais consterné. Je fis part de mes in-

quiétudes au directeur d'un grand journal. Pour toute réponse, il m'indiqua un casier où sont conservées les lettres que nous écrivent parfois des lecteurs scandalisés. Je compris en les feuilletant combien Bouvard avait raison. Au lendemain d'un épouvantable accident de chemin de fer, un rédacteur écrivait : « On sait quelle est la sollicitude des Compagnies pour la vie des voyageurs..... » Le lendemain arrivait une lettre d'injures : « Il faut, Monsieur, que vous ayez été payé bien cher, etc. » Un autre commençait un article en ces termes gouailleurs : « M. Dubois est un homme extraordinaire. Il vient de découvrir l'Amérique... » La réponse ne se fit pas attendre. Un correspondant écrivit : « J'ai lu avec étonnement dans votre der-

nier numéro que l'Amérique aurait été découverte par un certain Dubois dont j'avoue que, jusqu'à ce jour, la personnalité m'était restée inconnue. C'est une erreur. Parti de Palos en 1492, Christophe Colomb, ce hardi navigateur, etc... »

LES AVANTAGES DE L'IRONIE

J'ai reçu quelques lettres désagréables, et celle-ci :

« ... Vous n'êtes guère prompt à la riposte. Vous nous avez rapporté la conversation que vous avez eue avec un ami qu'on ne vous enviera pas. Cet ami-là m'a bien l'air d'être « le Monsieur qui ne comprend pas ». Pendant qu'il alignait tous les

arguments de l'inintelligence, vous êtes demeuré stupide. J'ose croire qu'il y avait mieux à faire. Je suis de ceux qui tiennent pour l'ironie. Sous la plume de quelques-uns de vos confrères, l'ironie est une chose charmante.

« Ce qui en fait le charme, c'est justement qu'elle voile la pensée, qu'elle lui donne je ne sais quoi d'indécis et qu'il la faut chercher. Un rien d'énigme éveille la curiosité. Ce qui attire, c'est ce qui inquiète. On ne sait pas toujours où l'ironie commence, et il arrive qu'on n'aperçoive pas nettement où elle finit. Dans quelle mesure l'écrivain a-t-il dérobé ou livré son opinion ? Et ne se serait-il servi que d'une ruse pour exprimer tout entière une pensée qui est de nature à choquer les

pharisiens? On hésite. Il reste une part d'inconnu. Or, il n'est séductions si troublantes qu'elles ne perdent de leur attrait quand elles ne nous promettent plus d'inconnu...

« En beaucoup de cas l'ironie s'impose. Elle est un refus de prendre pour sérieux ce qui ne l'est pas. Elle est un refus de discuter et de se fâcher. Discuter la sottise, c'est s'y associer. Hippocrate, à moins que ce ne fût Galien, était d'avis qu'il faut se mettre en colère une fois par semaine. Cela fait six jours à être philosophe. Ce n'est pas si difficile qu'on pourrait croire. Il n'est que de prendre les choses comme il faut; il y a des recettes. Le spectacle de la sottise convaincue et confiante est en soi un spectacle plaisant. La vie serait

ennuyeuse et elle semblerait longue, si on n'avait pour s'y distraire la rencontre des imbéciles et des vaniteux. Ils aident à faire le chemin. Ce sont de bons compagnons qui égayent la route. Il faut leur savoir gré des services qu'ils nous rendent, sans s'en douter apparemment. Ils ont droit à une indulgence amusée.

« L'ironie est encore le meilleur moyen qu'on ait trouvé pour remettre certaines choses en place et réparer l'écart qui existe assez ordinairement entre les apparences et la réalité. Les plus sincères en ce monde sont obligés de jouer une comédie que les convenances leur imposent. Ils adoptent une attitude. Ils affichent des opinions. Ils portent un masque. Ils jouent un rôle. Ils

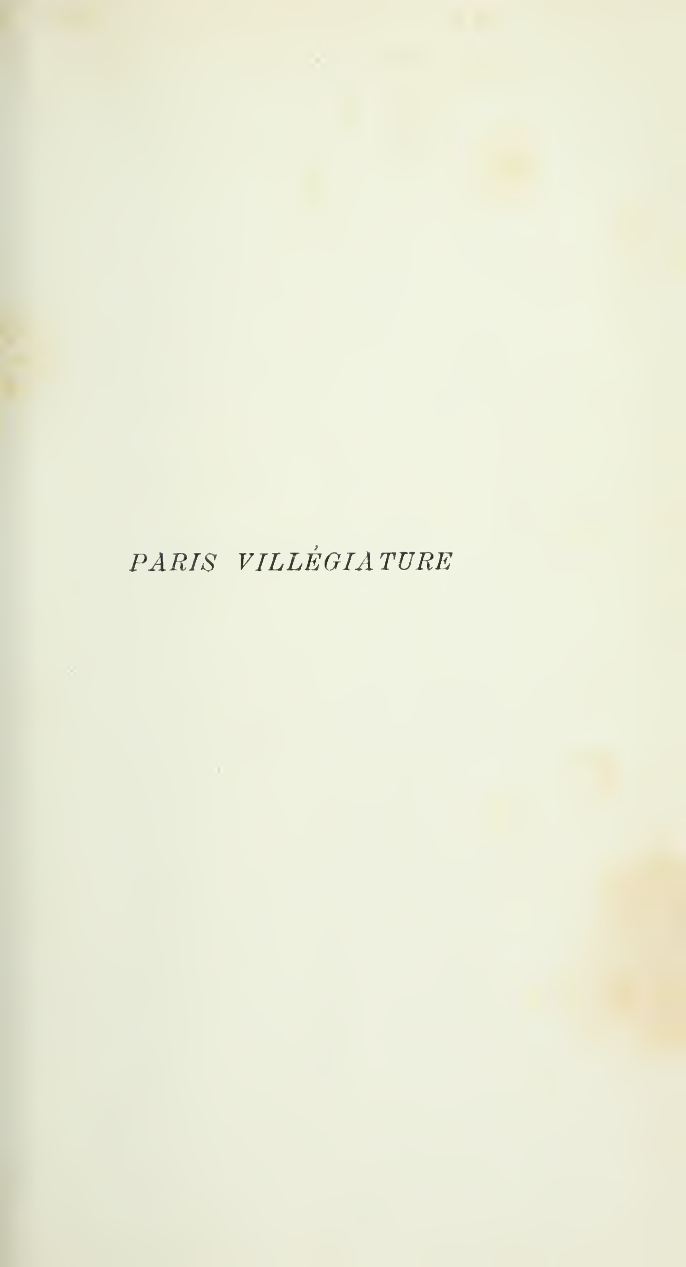
feignent d'aimer ce qui les laisse tout à fait indifférents. Ils se passionnent pour des intérêts qui leur sont étrangers. Ils nous témoignent de l'amitié, de la sympathie, et nous protestent de leur dévouement, alors qu'au fond de leur cœur veille l'irrémédiable égoïsme. L'ironie est une façon polie de leur montrer que nous ne sommes pas dupes.

« Mais, nous-mêmes, combien de fois avons-nous joué vis-à-vis de nous seuls une comédie pareille ! Ce cabotinage intime est curieux à étudier et il est universel. Nous disons des choses et nous savons que nos paroles mentent. Au plus fort de la passion, nous sommes encore avertis secrètement du désaccord qu'il y a entre nos sentiments et leur expression. Nous nous

attribuons toute sorte de vertus dont la première épreuve dissipe le mirage. Nous nous croyons très différents des autres. Nous leur ressemblons, et ce n'est pas par les beaux côtés. L'ironie bien entendue commence par nous-mêmes. Elle signifie que nous ne nous faisons pas d'illusions sur nos mérites et que nous doutons de notre force. Elle est synonyme de défiance de soi et de modestie... »

J'arrête la citation à ce paradoxe, qui est tout de même un peu trop fort. C'est ainsi qu'une argumentation peu convaincante aboutit à l'absurde. La lettre dont j'ai reproduit quelques passages était d'ailleurs beaucoup plus longue. Les personnes qui ne sont pas obligées de fournir régulièrement de la prose sont volontiers verbeuses.

C'est une tendance dont un peu de pratique du journalisme a tôt fait de vous guérir. On acquiert très vite le respect de l'article court.



PARIS VILLÉGIATURE

Chaque année, les premiers jours de l'été venus, des personnes qui appartiennent à toutes les classes de la société font leurs malles et s'en vont vers les plages, vers les villes d'eaux, vers la montagne, vers la campagne, en des villégiatures variées. Elles disent qu'après les fatigues de l'hiver parisien elles ont besoin d'un peu de calme et de se ressaisir. Elles mentent. En mentant elles savent qu'elles mentent et que nul ne les croit. Notre vie est pleine

de ces mensonges dont nous ne sommes pas dupes et qui n'en imposent pas à autrui. Ce qui les attire, c'est l'espoir de retrouver les mêmes distractions, les mêmes plaisirs, la même agitation dont aussi bien elles ne sauraient se passer. Elles ont tout de suite refait dans la plus humble bourgade ou sous le moindre bouquet d'arbres leur cercle ordinaire. Elles potinent, babillent, s'habillent et déshabillent le prochain. On danse, on joue la comédie, on noue des intrigues, on se trompe, on se torture, on s'amuse. Cela fait passer le temps. Cela permet de supporter le voisinage de la mer sans qu'on soit attristé par sa grande voix pleine de reproches. Cela met de l'animation dans les champs et fait qu'on n'y meurt pas d'ennui.

Ceux qui vraiment souhaitent le repos et qui, dans la sincérité de leur âme, aspirent au silence, ceux-là n'ont garde de suivre l'exode universel. Ils savent bien qu'il n'est coin si retiré ni localité si peu hospitalière qu'elle puisse rester indemne de l'invasion. Tous les sillons sont envahis ; des caravanes peuplent les bois. Ils sont las de la banalité des visages qu'ils connaissent trop, et las d'entendre des propos tant de fois entendus. Ils ont besoin de sortir du cercle où ils étouffent. Ils ont besoin d'espace et besoin d'air. Pour quelques jours, courte halte dans la vie, ils voudraient s'appartenir, aller seuls dans des chemins muets pour y entendre battre leur propre cœur. Il est un endroit propice aux méditations de ces solitaires.

C'est une grande ville, une cité vaste aux murs blancs comme ceux des couvents, aux promenades désertes et paisibles comme des cloîtres. Et, puisque vous avez deviné le nom de cette ville, je n'en fais pas plus longtemps mystère : c'est Paris.

C'est par son climat d'abord que se recommande le Paris d'été. Au moment des grandes chaleurs on y évite la réverbération du soleil, intolérable au bord de la mer. On est à l'abri de l'humidité qui tombe, le soir, des bois perfides. Dans les étés incléments et pluvieux, on y a des chambres bien closes où l'on peut faire du feu. On sort de chez soi sans être bousculé par la foule affairée ; on traverse sans hâte les chaussées où quelques fiacres, conduits par des cochers sans

arrogance, errent lentement, en quête de clients chimériques. On s'engage dans des rues familières sans avoir à serrer des mains indifférentes, sans être assailli par les questions que vous font distraitement des importuns et dont ils n'écoutent pas la réponse. On enfile la ligne des boulevards que les boulevardiers ne rendent plus hostiles. Dans les quartiers riches, les maisons ont leurs volets fermés ; des portiers oisifs sommeillent au seuil des portes. Les pas résonnent, comme dans les cités d'où la vie s'est retirée. Des étrangers qui passent, consultant leur guide, ainsi que font les touristes à travers les villes historiques, complètent l'illusion. On est un survivant dans Paris ville morte... On se souvient. Les choses d'hier semblent très

loin déjà. Dans l'éloignement, on juge mieux des choses. On comprend mieux ce que fut Paris.

Elle a eu, la cité-reine, des panégyristes indiscrets. Ils l'ont appelée la Ville-Lumière. Ils lui ont fait honneur de tous les progrès. Ils l'ont célébrée comme la patrie des arts. Ils ont vanté son esprit. C'étaient flagorneries de courtisans. L'esprit parisien n'était si brillant que parce qu'il était si mince. Le goût de Paris fut étroit entre tous. En s'imposant aux littérateurs et aux artistes, le plus souvent il leur a nui. Les pages les plus sanglantes de notre histoire ont été rédigées à Paris. Par son humeur indisciplinée, Paris a brisé l'action des gouvernements et retardé beaucoup de progrès. Et pourtant dans le vaste tableau

de la civilisation Paris tient une place unique. Il a inventé un art dont la création lui appartient : c'est l'art de vivre. En vain philosophes et moralistes se sont évertués, pauvres donneurs de conseils. La méthode où toute leur philosophie ne s'est pas élevée, Paris l'a trouvée d'instinct !

C'est ici qu'hommes et choses ont été pris pour ce qu'ils valent : moins que rien. Fêtes, découvertes de l'esprit, inventions de la mode, scandales, ruine des familles, deuil des individus, chute des gouvernements, révolutions des peuples, tout y sert à l'amusement d'un jour, oublié le lendemain et sitôt remplacé par un autre. Pas un jour n'y est inoccupé, pas une heure où la curiosité reste sans emploi. L'activité s'éparpille en menues besognes.

Toutes les choses sérieuses et graves, en passant par cette atmosphère habilement saturée, en ressortent frivoles. C'est au fond du vase que la liqueur devient amère; elle est douce à qui n'en savoure que les premières gouttes. Il faut savoir rester toujours à la surface. Mais qu'est-ce auprès de cela que la sagesse vantée des épicuriens ou l'oisive volupté des sybarites? Tous les systèmes sont décevants qui nous laissent la possibilité de nous ressaisir. Il faut d'abord tuer la pensée, l'irréconciliable ennemie du bonheur. C'est le secret. Paris l'a compris. Et c'est pourquoi il mérite d'être remercié. Ceux qui, par le privilège de leur naissance, ont été engagés dès le début dans son agitation vaine et salutaire, ceux-là doivent lui rendre grâces.

Ils peuvent aller sans crainte jusqu'au bout d'une existence pleine de jours, vide d'idées. Ils auront laissé couler ces jours sans en sentir la fuite douloureuse. Ils arrivent au terme du voyage dont nulle étape ne les a retenus. Les mille aspects de la route ont amusé leurs yeux ; et ils les ont divertis d'eux-mêmes. Ils ne sont pas pareils à l'homme de l'antiquité qui, sentant la mort prochaine, comptait les cailloux blancs, signes des jours heureux. Pour eux, tous les cailloux ont été sans couleur comme sans réalité. Ils n'ont étreint que des apparences. Ils ont résolu le problème du bonheur. Ils meurent sans avoir vécu.

LE DÉCÉDÉ PAR PERSUASION

C'est par erreur que nous avions annoncé la mort de M. Vigné (d'Octon), le romancier député.

TOUS LES JOURNAUX (octobre).

Nous avons reçu la visite de M. Philibert Audebrand, dont nous avions par erreur annoncé la mort.

TOUS LES JOURNAUX (novembre.)

Comme il parcourait négligemment les journaux, Jacques Dubois, le romancier bien connu, fit un brusque haut-le-corps. Il venait de lire un entrefilet annonçant sa mort. A la surprise qu'il en eut un peu d'effroi se mêla : les choses imprimées nous en imposent toujours. Il s'examina, et ayant, à des signes certains, reconnu qu'il était vivant et bien vivant, il s'apprêta à démentir la nouvelle. Le moyen le plus simple était d'écrire une lettre. Il la

fallait courte et spirituelle. Il se mit en quête d'une formule ingénieuse. Toutes celles qui lui vinrent à l'esprit avaient déjà beaucoup servi. Comprenant combien il serait fâcheux pour sa renommée littéraire de ne trouver qu'une phrase banale dans une circonstance si particulière, il résolut de ne pas écrire. Après tout, le mieux était d'aller en personne prouver, par l'argument irréfutable de sa présence, que l'information était... prématurée.

Il commença à s'habiller. Cependant des réflexions lui venaient. Il songeait aux inconvénients de sa démarche. Depuis la veille au soir le bruit de sa mort s'était répandu dans Paris. Tous les journaux avaient enregistré la nouvelle. Quelques-uns déjà l'avaient fait suivre de lignes flatteuses.

Les articles nécrologiques étaient composés, prêts à passer. Comment serait-il accueilli dans les bureaux de rédaction? Sans doute on lui en voudrait de tout ce travail inutile. Personne n'aime à confesser une erreur. Il allait se créer des hostilités. Or il était d'humeur pacifique et ne redoutait rien tant que de se faire des ennemis. D'ailleurs, un jour ou l'autre, il faut mourir. Qu'importe que ce soit un peu plus tôt ? Il n'avait pas de famille ; son existence n'était nécessaire à personne. Il résolut de rester mort.

Il ne quitta pas Paris. Il se contenta de changer de quartier. La Ville-Lumière est le rendez-vous de tous ceux qui veulent passer inaperçus. Tous les absents s'y coudoient avec tous les disparus. Jacques avait

quelque fortune. Du reste on n'a besoin de presque rien pour vivre quand on est mort.

Il s'arrangea une existence très douce. Il allait et venait au gré de sa fantaisie. Il n'avait plus à subir la conversation des importuns ni les assiduités de ses amis intimes. Certains soirs il récapitulait ses journées d'autrefois, et ce lui était une volupté de faire le compte de toutes les obligations prétendues auxquelles il s'était soustrait, — si facilement ! Ou encore il s'amusait à regarder les passants, les passants affairés et fiévreux, et il se savait gré des loisirs qu'il s'était faits. Il s'habillait de vêtements à sa convenance et qui ne suivaient pas les modes. Il n'endossait pas les opinions reçues et ne s'ingéniait pas à ces

paradoxes par lesquels il était tenu jadis d'étayer sa réputation d'homme d'esprit. Sur beaucoup de sujets il ne pensait rien. Enfin, se dit-il, je commence à vivre !

Jacques était du petit nombre des littérateurs qui aiment la littérature. Il utilisa ses loisirs pour fréquenter les bibliothèques. Il songeait : « Que de belles choses que je n'avais pas lues ! Mais si on les lisait, c'est cela qui dégoûterait de jamais plus écrire ! » Il ne se désintéressa pas du mouvement contemporain. Il allait au théâtre ; il s'y amusait, sans crainte du qu'en dira-t-on. Il s'esclaffait aux vaudevilles, ayant payé sa place. Il tremblait aux mélodrames, comme le public des galeries supérieures. Il ne se souciait pas d'avoir des opinions distinguées. Ce lui était une jouissance

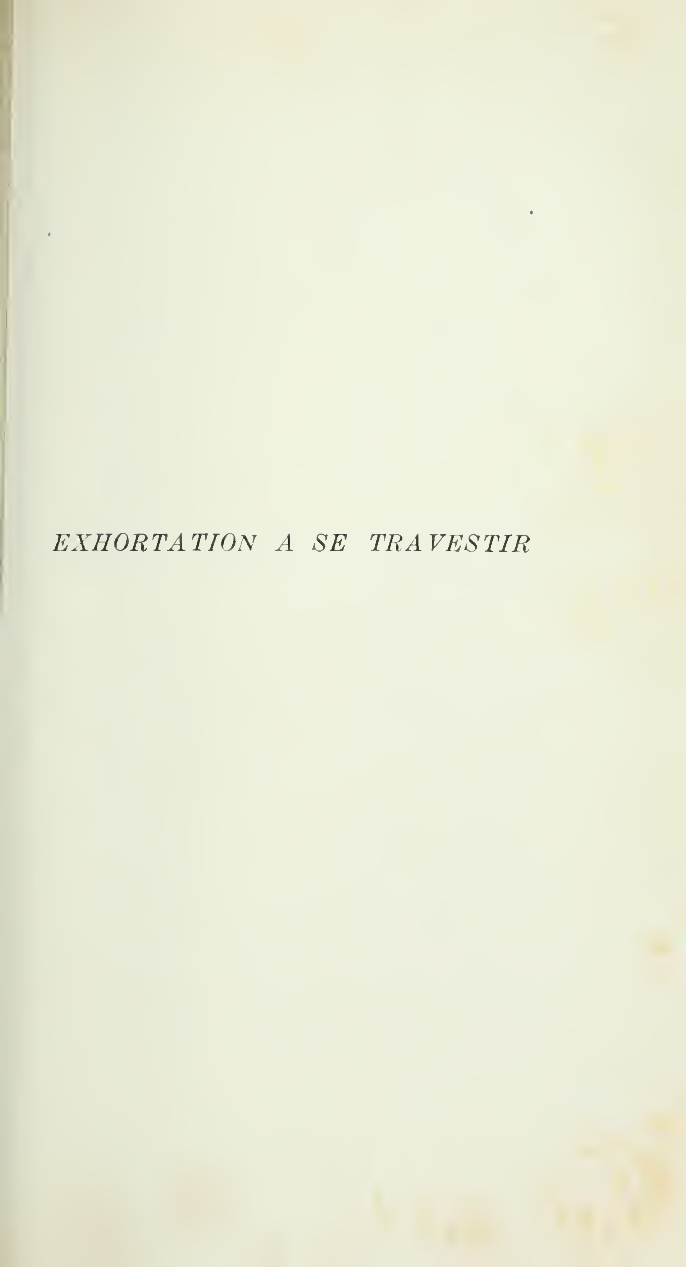
inconnue. Il goûtait surtout les essais des nouveaux venus. Il songeait : « Que ces jeunes me semblent intéressants, depuis que je n'ai plus peur qu'ils ne me prennent ma place ! » Il lisait les livres qui paraissent. Il était frappé de voir tout ce qui se dépense d'esprit dans les livres et même dans les journaux. Il songeait : « Depuis que ce ne sont plus mes confrères, comme il y a des gens de talent ! »

Notre ami n'avait pu parvenir aux environs de la quarantaine sans que son cœur eût parlé. Ses relations avec Anna B... étaient connues. Cette jeune veuve était coquette et fidèle. Ces deux traits de caractère vont très bien ensemble. Les femmes ne cessent de le répéter. Les hommes ne cessent de se refuser à le croire. Jacques

accablait la douce Anna de reproches. Il la pressait de questions qui ressemblaient à des soupçons. Il la rendait très malheureuse. Il le savait et ne pouvait s'en empêcher. Il souffrait atrocement. Comme il se rendait compte maintenant à quel point il avait été absurde et injuste ! En vouloir à une femme de ce qu'elle est femme, quelle folie ! Leur supplice avait pris fin. C'est le grand bienfait de la mort qu'elle nous guérit d'être jaloux.

Jacques était parfaitement heureux. Ou, pour mieux dire, il l'eût été, si la perfection était de ce monde. Sa félicité était troublée par une pensée chagrine et pareille à un remords. Car il lui arrivait, parfois, de chercher à se souvenir. Mais le souvenir s'efface quand il n'est pas entretenu par la

vue des lieux où il s'est attaché et des personnes qui en sont avec nous les dépositaires. Jacques essayait vainement de revivre ses impressions de jadis et de se retrouver tel qu'il avait été. Les événements de sa propre vie, il lui semblait qu'ils fussent arrivés à un autre. « Ah ! soupirait-il, les morts vont vite! » Et il s'en voulait de cette impiété à l'égard de sa mémoire.



EXHORTATION A SE TRAVESTIR

Dans le temps où l'on s'étonne de beaucoup de choses, j'éprouvais quelque surprise devant le genre de divertissement qui est propre au Carnaval. Je songeais : Quel est ce plaisir que trouvent à se « costumer » des personnes des deux sexes et de tous les âges? Passe encore qu'un moutard se promène par les rues déguisé en « général », ou qu'un voyou habillé en femme remonte les boulevards extérieurs. Mais comment comprendre que d'honnêtes gens s'affublent

d'oripeaux souvent ridicules et toujours prétentieux?...

Ce à quoi sert la vie, — quand elle sert à quelque chose, — c'est à nous faire revenir de nos étonnements premiers. Une à une nous reprenons pour notre compte les opinions qui nous semblaient absurdes et que nous traitions de préjugés. Nous nous inclinons devant les usages contre lesquels nous avions protesté d'abord, faute de savoir. Tels sont les fruits de l'expérience.

Je m'explique fort bien aujourd'hui ce plaisir du travestissement. Frivole en apparence, il repose au contraire sur les motifs les plus sérieux. Et je n'en vois guère qui soit plus naturel et plus légitime.

Le premier avantage que nous ayons à

porter un costume, c'est qu'il nous fait remarquer. Tel qui sous la redingote ou dans le frac serait passé inaperçu voit tous les yeux se tourner vers lui pour peu qu'il entre vêtu en seigneur vénitien, en hercule de foire, en hippopotame ou en légume. Cela le chatouille délicieusement dans son orgueil.

L'attention dont nous sommes alors l'objet se porte sur notre personne physique. C'est cela qui est tout à fait agréable. J'entends : agréable à nous autres hommes autant qu'aux femmes elles-mêmes. Car on parle de la coquetterie des femmes. Quelques-uns même la leur reprochent, — bien à tort, puisque le rôle de la femme ici-bas est de réaliser le rêve de la beauté pour l'enchantement de nos yeux et la torture de nos cœurs. Et on croit que la

fatuité chez l'homme est un travers d'exception. On se trompe. La fatuité parmi les mâles est universelle. Il n'est pas un homme, si disgracié soit-il de la nature, qui n'ait des prétentions à ce que Henri Lavedan appelle le « beau physique ». Ce qui le prouve, c'est qu'il n'en est pas un qui n'ait l'illusion d'être aimé pour lui-même. Les femmes le savent ; c'est ce qui fait leur force. Les plus clairvoyants d'entre nous conviennent parfois qu'ils sont laids. On ne croit jamais qu'on soit hideux. On ne suppose jamais qu'on soit commun et qu'on ait l'air idiot. On déplore seulement la banalité du costume moderne, qui est si peu seyant. On se voit dans un accoutrement d'un autre âge. Un courtaud de boutique s'imagine en gentilhomme

du temps de Henri III, un calviniste en ligueur, un banquier en chevalier du Saint-Sépulcre. Les usages du Carnaval permettent justement de réparer cet anachronisme. La bêtise de l'homme est infinie.

Cette explication n'est pas la seule qu'on puisse donner du plaisir de se costumer, quoiqu'elle soit la plus profonde. Il y en a au moins une autre qui saute tout de suite aux yeux. « Si je pouvais être ce monsieur qui passe ! » soupire Fantasio. Sous cette forme légère il indique bien ce qui rend la destinée de l'homme si insupportable : c'est l'impossibilité où il est de sortir de soi. C'est de nous que nous sommes dégoûtés et las, de nous plus encore que des autres. Nous avons beau faire, nous ne

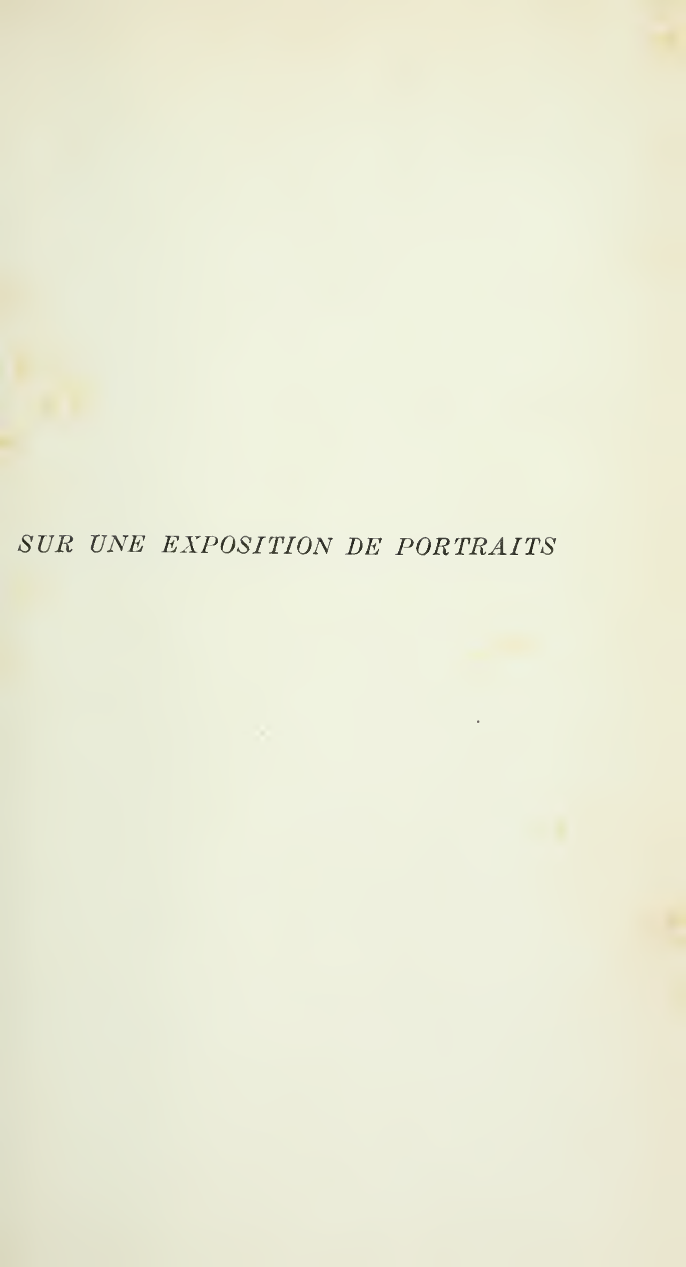
connaissons d'idées que les nôtres. Ces idées sont déterminées par toutes sortes de conditions relatives à notre tempérament, aux influences que nous avons subies, au milieu où nous vivons. Tout cela pèse sur nous. « Ce monsieur qui passe a dans la tête un millier d'idées qui nous sont absolument étrangères. » Nous ne pouvons lui prendre ses idées. Au moins pouvons-nous lui prendre ses habits. Nous pouvons prendre les habits d'un monsieur d'autrefois ou d'un monsieur d'ailleurs, habits du moyen âge et des siècles passés, et ceux pareillement d'Arlequin ou de Pierrot.

Mais alors un phénomène se produit. Sous un autre costume, voici que nous nous sentons devenir différents. C'est ce

qui arrive pour le comédien : il prend, avec le costume de chacun de ses rôles, une personnalité différente, si bien qu'il ne sait plus se retrouver lui-même et qu'il se cherche en vain dans l'incohérence de son vestiaire. Et c'est ce qui arrive pour nous tous. Nous ne sommes pas le même en vêtement de travail ou en habit de soirée : nous endossons avec le frac une âme de cérémonie. Sous un déguisement, c'est aussi bien toute la personne qui est changée. Pour une heure ou deux nous nous échappons à nous-mêmes. Nous échappons à notre condition, à notre société et à notre temps. Nous réalisons ce rêve de tout prisonnier : s'échapper !... Cela est d'un prix inestimable. C'est pourquoi ce qui semblait d'abord n'être que le passe-temps

d'un imbécile peut devenir le plaisir d'un philosophe. Il n'est que de savoir interpréter les choses.

Donc ne faisons pas les dédaigneux ! Mêlons-nous à la gaieté des fêtes. Soyons franchement gais, comme nous en avons sans doute envie, et follement carnavalesques ! Costumons-nous ! Costumons-nous si bien.... que nous en arrivions à ne plus nous reconnaître.



SUR UNE EXPOSITION DE PORTRAITS

Une exposition de ce genre[1] ne s'adresse qu'à une curiosité aussi vaine qu'elle est d'ailleurs répandue. Ceux dont la pensée s'est gravée en nous profondément ou dont le rêve a bercé notre rêve, il est naturel, quand nous en évoquons le souvenir, que nous aimions à le fixer dans une image matérielle. Il nous plaît de les voir avec les yeux du corps. Les badauds ne sont pas

[1] Exposition de portraits des écrivains et des journalistes du siècle (rue de Sèze).

les seuls qui cherchent à connaître la personne des écrivains célèbres. J'ai entendu conter à l'un des plus fins lettrés d'aujourd'hui les longues stations qu'il fit jadis sous le balcon où il savait que George Sand, vers les quatre heures du matin, sa tâche étant finie, venait respirer un peu d'air. Il l'aperçut enfin et la salua jusqu'à terre. Elle regarda sans comprendre, bâilla et referma sa fenêtre... Les meilleurs d'entre nous ont fait de même pour surprendre le regard ou le son de voix de ceux qu'ils admiraient.

Faute de les avoir rencontrés, nous nous en formons une image, et nous la fabriquons d'après l'impression qui se dégage de leur œuvre. Cela est puéril ; mais si forte est la tendance que nous avons à établir entre toutes les parties de l'être

et entre toutes les manifestations de l'activité une exacte harmonie ! C'est ainsi que nous imaginons le caractère d'un poète à travers les créations de son génie ; comme s'il n'était pas fréquent que la sensibilité artistique existât sans l'autre, ou comme si d'autres fois elle ne suffisait pas à l'épuiser ! Tant de légendes qui encombrent l'histoire littéraire, et dont il est d'autant plus difficile de la débarrasser qu'on n'en aperçoit aucune origine précise, sont nées uniquement de ce besoin de rétablir l'accord entre l'homme et son œuvre. C'est encore ainsi qu'il nous plaît de supposer que l'âme transparaît à travers son enveloppe physique. On veut que le travail de la pensée mette son empreinte sur le visage, et que cela soit vrai surtout du travail qu'exige la

littérature. Les savants n'occupent pas dans ce siècle une moindre place que les écrivains. Pourtant l'idée ne viendrait pas d'une exposition composée uniquement de portraits des savants du siècle. On peut avoir, quarante années durant, étudié les propriétés des nombres et cherché les lois de faits encore inexpliqués, sans que la physionomie en dise rien. Mais le moyen d'admettre qu'on ait exprimé la passion sans en ressentir soi-même le trouble, et sans qu'à mesure le regard se soit aiguisé ou la lèvre ait pris un pli d'amertume ! Le moyen de croire qu'Olympio ressemble à un garde national et que Lélia ait l'air d'une bourgeoise ! On a une tête d'artiste et un air de poète. Les romantiques estimaient que les choses elles-mêmes de l'habillement

ne sont pas indifférentes. Le gilet rouge de Théophile Gautier valut un programme. Et si l'on veut voir s'étalant dans tout son enfantillage et jusqu'aux extrêmes confins du ridicule ce préjugé qui consiste à croire qu'il y a pour l'homme de lettres un physique spécial, il n'est que de regarder sous quel accoutrement de mardi gras ce pauvre Barbey d'Aurevilly, cravaté de dentelle d'or, promenait son désir incontenté de faire figure.

Les hommes qui écrivent sont faits de façon sensiblement analogue à ceux qui n'écrivent pas ; — cette exposition, si elle ne sert à autre chose, servira du moins à le prouver. Qui y entrerait sans être prévenu n'aurait aucun moyen pour distinguer s'il n'est pas dans une assemblée de notables

commerçants. Mais supposez qu'on se place devant un de ces portraits et qu'on imagine, d'après la physionomie de l'individu qui y est représenté, l'œuvre qui a pu être la sienne. Voyez cette bonne dame dont le calme visage s'entoure d'épais bandeaux. Il ne respire, ce visage, que la belle santé morale, l'équilibre de toutes les facultés et la paix de l'âme. Ce qui fait certaines vieillesses si séduisantes, c'est que le bonheur de toute une vie sans secousses y rayonne. Cette femme, à coup sûr, est de celles que la vie a épargnées, parce qu'elles ont su imposer silence à leur cœur, ou dont peut-être le cœur n'a pas parlé. Elles ne se sont pas trouvées à l'étroit dans la société telle qu'elle est organisée, et n'ont pas senti peser sur elles les usages et les lois. Cette

expérience qu'elle a faite de la vie lui a dicté les leçons qu'elle a mises dans ses livres, afin de nous communiquer les enseignements d'une sagesse bienfaisante et les conseils d'une raison soumise et confiante... En fait, et jusqu'à ce qu'elle s'avisât de devenir la bonne dame de Nohant, Aurore Dupin a brûlé de toutes les ardeurs, connu toutes les révoltes, déchaîné tous les orages, inspiré quelques-uns des cris les plus désespérés qui traversent la poésie de ce siècle, troublé profondément les âmes qui ont eu foi dans sa parole. — Près d'elle, cette autre, d'aspect insignifiant et doux, semblable aux aïeules qu'on aperçoit dans l'encadrement des fenêtres de maisons très vieilles, c'est Mme Ackerman, de qui l'athéisme a blasphémé violemment. — Nul

ne fut d'apparence plus commune que Sainte-Beuve, si personne peut-être n'eut dans l'esprit plus de finesse. — Sous cette forme épaisse et si enfoncée dans la matière, quel caprice d'un démiurge facétieux a enfermé la pensée subtile et déliée qui fut celle d'Ernest Renan ? — Mais combien d'autres dont la complexion physique semble n'avoir été que le plus insolent des paradoxes !

C'est ainsi que nos idées se trouvent contrariées. Il arrive d'autres fois qu'elles semblent justifiées. J'aperçois dans un portrait de Courbet et dans un buste de Dalou le profil anguleux de Rochefort. Celui-ci n'est pas le révolutionnaire classique et à la vieille mode. Il n'a pas les longs cheveux tombants et la barbe embroussaillée, non plus que le jargon hérissé et le pathos

humanitaire. Point d'utopies sentimentales chez cet ami du peuple, né d'aristocrates, Parisien de la décadence avec des goûts d'artiste et des besoins de jouissance. Ce n'est pas à force d'éloquence et ce n'est pas non plus par le mirage d'un état social meilleur, qu'il soulèvera les foules. Il n'a pour seule arme qu'un esprit de boulevardier. La blague est son instrument de propagande. Il adapte à la politique la plaisanterie des vaudevilles de Duvert et Lausanne. Il combat les gouvernements avec des calembredaines. Il les combat tous indistinctement. Comme si l'instinct subsistait en lui des seigneurs de jadis, pillards de grandes routes, il est incapable de repos. Avec sa longue et maigre silhouette, ce masque tourmenté au-dessus duquel une

touffe de cheveux fait l'effet d'une flammèche qui brûlerait constamment, et cet œil mobile et sans pensée, il semble n'avoir été bâti que pour incarner l'agitation dans ce qu'elle a de plus dangereux. — Il est rare, cela va sans dire, qu'on se ressemble ainsi à soi-même.

Néanmoins, à mesure que nous parcourons cette galerie de portraits, nous sommes surpris de voir que nous n'éprouvons ni de trop fréquentes ni de trop violentes surprises. C'est bien ainsi que nous nous figurions ce poète ; et ce romancier nous apparaissait justement sous les traits que nous lui voyons. Cela vient de raisons qu'il n'est pas besoin d'aller chercher très loin. C'est d'abord que de toutes ces figures presque aucune ne nous était in-

connue. Le goût de l'image se répand parmi nous chaque jour davantage. Depuis les livres de classe qui mettent sous les yeux de nos écoliers les traits authentiques d'Homère, jusqu'à ceux des collections élégantes à l'usage des gens du monde, ils ont tous à la première page un portrait, reproduit souvent par des procédés d'une fidélité remarquable. Du plus long temps qu'il soit, nous étions familiarisés avec la face de commis voyageur de Balzac et le profil de chèvre de Musset. L'association s'est faite dans notre esprit. — Puis il se rencontre que l'artiste ait subi le même prestige que nous et qu'il ait été dupe d'une illusion pareille. Quand il s'est mis devant son modèle, il avait sur lui trop d'idées toutes faites et il n'a pas

pu l'apercevoir directement. Lui aussi il ne l'a vu qu'à travers son œuvre. Il n'a pu oublier les choses qu'avait écrites celui dont il fixait les traits sur la toile ou dans le marbre. Il a fait comme David d'Angers qui mettait une couronne de lauriers au buste de Victor Hugo. — Et il se produit enfin qu'un écrivain en vienne à ressembler à son œuvre. Il prend insensiblement l'attitude qui convient. Il se conforme à son emploi... comme on en arrive peu à peu à se donner les sentiments qu'on affecte et à croire aux idées qu'on soutient.

Donc, en parcourant ces galeries, demandons-nous si l'image que nous nous étions faite de ces écrivains se trouve contrariée ou justifiée. Jouons à ce jeu des contrastes et des ressemblances. Ce n'est

qu'un jeu et qui n'a pas plus de signification. Mais il n'y a pas autre chose à faire. Au surplus, il n'y a pas d'inconvénient à employer une méthode qu'on sait arbitraire et factice : le défaut, dès qu'on l'a découvert, n'en est plus un danger.

On a fait place d'abord à quelques écrivains du XVIII[e] siècle. C'est, je pense, afin d'introduire quelque variété. On a voulu rompre la monotonie du costume moderne et mettre une note de fantaisie dans la gravité de tant de redingotes à la propriétaire. On s'est avisé qu'il convenait, parmi tant de visages sévères, mélancoliques ou refrognés, d'en montrer quelques-uns de souriants. Sans cela, quelle raison y aurait-il de placer Chamfort parmi les écrivains de notre siècle ? à moins que nos gens d'es-

prit d'aujourd'hui ne se reconnaissent en lui. Et quelle raison d'y mettre Sedaine? quoiqu'on ait coutume de faire de lui une manière d'ancêtre de nos modernes dramatistes et d'apercevoir une filiation entre l'art du *Philosophe sans le savoir* et celui de la *Dame aux Camélias*. Aussi bien il est charmant, ce portrait de Sedaine par Chardin, et nous serions fâchés qu'on ne l'eût point mis. On n'imagine pas plus de simplicité dans plus de coquetterie, ni plus d'élégance dans plus de laisser-aller. Sedaine commença par être tailleur de pierre et continua par composer des opéras comiques. C'est ce dont le peintre s'est souvenu. Il lui a mis à la main un marteau. La veste s'ouvre sur une chemise de toile. Le chapeau de feutre rabattu fait

tomber sur le haut de la figure une ombre dans laquelle on aperçoit sourire les yeux. Toute l'expression est douce, fine, spirituelle et un peu niaise. — En face de lui Marmontel, peint par Roslin, en veste de taffetas vert à jabot de malines, la tête coiffée d'un foulard mi-parti de vert et de rose. Le visage est épanoui de belle humeur et plus encore pétillant de gaîté vive, et comme allumé de plaisir. Ce n'est sans doute pas une page de *Bélisaire*, ni ce n'est une tirade d'*Aristomène* que lit Marmontel sur ce manuscrit déployé. On voudrait que ce fût une de ces anecdotes dont plus tard il composera ses *Mémoires*, les amusants *Mémoires* que cet étrange éducateur dédie à ses enfants et qui sont bien une des mines les plus riches en détails significatifs sur

la vie sociale et surtout sur la vie littéraire au XVIII[e] siècle. Les gens de lettres d'alors étaient les favoris d'une société dont pourtant ils ne faisaient pas partie. Ils vivaient à côté et en marge. On leur passait toute sorte de libertés, et ils n'étaient pas soumis aux exigences qui font l'âpreté de la vie, si elles en font la dignité. Ils étaient débraillés, insouciants, frivoles et cyniques. Cela explique que la vie leur ait été si légère.

Quelques portraits de l'époque révolutionnaire, ceux de l'abbé Grégoire et de Rabaut Saint-Étienne, ont surtout pour intérêt de nous rappeler quel admirable portraitiste fut Louis David. Il se peut qu'il n'ait aperçu l'antiquité qu'à travers des idées convenues et fausses ; mais, en face

des gens de son temps et placé devant le modèle vivant, il retrouvait toute la pénétration de son regard et la sûreté de son exécution. Ce grand art se perd après lui. Il faut faire une exception pour Ingres, qui est ici à peine représenté. Mais les portraits de Guérin et de Gérard, ceux de Paul Delaroche et d'Ary Scheffer, encore qu'il y en ait de fort intéressants, sont bien superficiels. Ce sera l'honneur des peintres de notre temps d'avoir renouvelé l'art du portrait et reconquis du côté de l'observation et de l'exact sentiment de la réalité ce qu'ils ont perdu du côté de l'imagination. Il suffit, pour s'en rendre compte, de revoir cette merveille qui est le portrait d'About par Baudry ; ou encore l'un de ces petits portraits de Bastien Lepage, d'un faire si

serré. Mais le maître, incontestablement, et celui qui triomphe ici, c'est M. Bonnat. Il a une dizaine de toiles qui sont de la plus solide beauté. Au milieu des recherches, des complications, de l'emphase ou de la mièvrerie de tant d'autres portraits, les siens éclatent par la simplicité, la vigueur et une sorte de robuste bon sens. Ils se justifient, par eux-mêmes et par comparaison, de la plupart des reproches qu'on leur a adressés. Il y a bien des procédés et des systèmes pour faire le portrait d'un écrivain. Ils sont tous acceptables, moyennant certaines garanties, et réserve faite de telles fantaisies burlesques où se donne carrière le faux goût d'une époque. On peut faire de l'écrivain un « portrait composé » et nous le présenter dans son milieu d'habi-

tude, dans le cabinet où il travaille, dans le salon où il cause; cela toutefois pourvu qu'on évite de détourner notre attention sur l'accessoire et de l'amuser par le décor. On peut le mettre à sa table, afin de nous faire saisir, au moment qu'il écrit, le travail de sa pensée. On peut le surprendre en train de lire, afin de saisir dans son regard le reflet de la pensée d'autrui. M. Bonnat se contente de placer son personnage devant lui et d'en reproduire fidèlement la ressemblance; les traits s'enlèvent sur un fond neutre. Et ce procédé lui est commun avec tous les photographes. Mais c'est qu'il se défie de tout arrangement. Il a peur que l'homme de lettres ne lui fasse oublier l'homme. On lui reproche encore que ces portraits manquent d'idéal et qu'ils tra-

duisent insuffisamment la vie intérieure. Or, cet idéal dont on parle, c'est précisément celui qu'on s'est fabriqué au cours d'une lecture. Si le personnage qui pose est un lettré ou un savant, et s'il a fait des drames ou des comédies, le peintre n'a rien à en savoir. Mais il a devant lui un individu dont le caractère physique est marqué par certains traits essentiels. Il les reproduit en y insistant. Il nous montre ainsi l'homme célèbre, non tel qu'on se l'imagine, ni tel qu'on voudrait qu'il fût, mais tel qu'il est. Cela sans doute est infiniment moins séduisant ; mais cela seul est vrai.

Les portraits de femmes sont ici les moins intéressants. Ils sont en petit nombre. Peu de femmes ; elles ont compris que ce n'était pas leur place : toute cette

littérature ne les a pas tentées. Encore, s'ils n'étaient, ces portraits, qu'insignifiants ! Mais ceci nous déconcerte. Les femmes de ce siècle, qui ont été célèbres par leur esprit ne l'ont pas été moins par leur beauté ; les succès de l'une n'ont pas nui aux succès de l'autre. On les a beaucoup aimées. Nous faisons de vains efforts pour retrouver sur ces visages, naguère admirés, un peu de l'agrément par où ils séduisirent les contemporains. C'est que nulle part ailleurs la mode ne règne en maîtresse plus souveraine ni plus capricieuse. Les grâces de l'autre siècle reprennent pour nous tout leur piquant ; mais les grâces d'il y a trente ans ne nous semblent vraiment que des grâces fanées. Et puis ces accoutrements, encore qu'on y

revienne parfois, nous paraissent si ridicules ! Comment a-t-on pu aimer une femme à turban ou à tire-bouchons? Le portrait de Delphine Gay, à ce point de vue, mérite qu'on s'y arrête. C'est une copie du fameux portrait peint par Hersent. L'écharpe qui, jetée sur la robe de mousseline blanche, s'enroule autour des fortes épaules, cette écharpe bleue du même bleu que les yeux, parut à l'époque une trouvaille du meilleur goût. D'humeur plus chagrine, nous sommes frappés surtout aujourd'hui par le ton criard de ce bleu. Les yeux au ciel, le menton appuyé sur la main, sentimentale et solidement charpentée, celle dont le peintre a voulu immortaliser les traits, c'est la poétesse inspirée, l'auteur de *Magdeleine* et de *la Vision de Jeanne d'Arc*. Ceci

est un portrait de muse. Le vicomte de Launay ne devait naître que plus tard. Vous est-il arrivé de lire quelques-unes de ces chroniques parisiennes qu'on a eu l'imprudence de nous conserver? Le badinage en paraît aujourd'hui fâcheux, pour n'en rien dire de plus. Il y a là des plaisanteries, comme celle de la dame aux sept petites chaises, prolongées avec une insistance qui exaspère et une candeur qui désarme. Quelqu'un me souffle que, pour ce qui est du badinage, celui où se sont jouées des plumes masculines n'a pas mieux résisté. Il faut songer qu'un temps fut où on s'arrachait les feuilletons de Jules Janin. C'est une juste revanche pour les écrivains de la « littérature difficile ».

Quelques-unes de ces images sont plus

aimables : un tableautin qui nous montre dans un paysage de convention Mme de Staël et sa fille, la future duchesse de Broglie ; surtout une adorable ébauche de Delacroix qui représente George Sand, non pas la George Sand de presque tous les portraits, vieillie et apaisée, mais jeune, séduisante et brillante, fin ovale sous l'abondante chevelure noire et le large chapeau, teint d'ambre, regard de flamme, lèvres savoureuses, point ressemblante peut-être, si par là on entend la conformité avec l'apparence habituelle, mais transfigurée par la vie intérieure, et telle que pouvait la faire un moment d'enthousiasme ou de passion. Voici la duchesse d'Abrantès, grande dame et si pauvre écrivain ; Pauline de Meulan, distinguée et frêle, qui aura son roman dont

il est si convenable que Guizot ait été le héros. Et faut-il s'arrêter devant ces gloires en deuil dont les noms eux-mêmes ont je ne sais quelle harmonie pitoyable, Amable Tastu et Desbordes-Valmore ?

Déçu du côté des portraits de femmes, le regard cherche les portraits des poètes. Car on sait que les poètes, avec le génie, ont reçu en partage la beauté. Ils sont les fils des dieux. Et les dieux ont voulu qu'on pût reconnaître, rien qu'à les voir, qu'ils ne sont pas fabriqués de la même argile que les autres hommes. Mais parce qu'il en était, parmi les hommes, qui s'occupaient traîtreusement à écouter si la lyre des poètes était bien accordée et si elle ne laisserait pas, d'aventure, échapper quelque note fausse, les dieux ont décidé que, sur

le front même de ces méchants, se lirait la laideur de leur âme. Les critiques sont laids. Si vous en doutez, voyez Planche, et Sainte-Beuve, et Weiss, mais voyez surtout ce Villemain, extraordinaire avec sa tête de travers, son crâne dénudé et bossué, sa figure plissée, ridée, ravinée, et dont on ne sait, quand on la regarde, si c'est par ce miracle de laideur qu'elle vous retient ou par l'air d'intelligence qui y est partout répandu.

Depuis l'excellent Ducis, âme sereine dans un corps bien nourri, jusqu'à Verlaine, de qui le masque incertain s'entrevoit derrière le brouillard dont le peintre Carrière embrume ses toiles, on a pu les grouper presque tous : Lamartine, le maître du chœur, front pur et regard droit, celui qui a plané par-dessus toutes

les mesquineries de ce monde, passé par la politique sans être souillé par elle, par la richesse sans être diminué par elle, par la misère sans en être humilié, le seul peut-être chez qui le caractère n'ait pas été moindre que le génie, le seul à coup sûr qui remplisse entièrement la conception que nous nous faisons du poète; Hugo, fixé dans l'attitude qu'il s'est choisie pour comparaître devant les siècles, moins poète que penseur, conversant avec l'infini, et quasiment effrayé par la profondeur des abîmes que découvre la puissance de sa métaphysique; Musset, bambin rieur sous ses boucles blondes, car il a dit : « Mes premiers vers sont d'un enfant; » le comte Alfred de Vigny, descendu des hauteurs de son orgueil et causant avec cette poli-

tesse qu'avaient presque tous les hommes de ce temps-là et qu'ont désapprise presque tous les hommes de ce temps-ci ; Casimir Delavigne, de qui le Havre n'a pas cessé d'être fier ; Auguste Barbier, qui, pour avoir une fois reçu la visite de l'inspiration, en demeura, tout le restant de sa vie, étonné et muet ; Baudelaire, peint par Deroy, l'œil luisant, le buste étriqué, promenant, dans une chevelure trop lourde, des doigts trop grêles qui s'allongent étrangement, fantastique comme un personnage de conte ; Gautier, svelte au temps où le poète Châtillon le peignait en pied, plus envahi par la graisse à chaque portrait où nous le retrouvons, jusqu'au jour où le caricaturiste Giraud le coiffe d'un fez et lui met une longue pipe à la bouche, afin de

bien marquer que l'Orient eût été la vraie patrie de ce rêveur indolent, épris des couleurs et des formes, et qui n'eut de toute sa vie qu'une idée, s'il en eut une, celle du néant; Leconte de Lisle, olympien; Banville, rêvant à la lune; Coppée, fin profil de flâneur parisien; et Sully Prudhomme, tête pensive et douce, à qui le pinceau de Carolus Duran a prodigué ses caresses les plus chaudes. Je n'aperçois ni Brizeux ni Laprade. On les a oubliés, n'en doutez pas; et plus d'un oubliera d'en faire la remarque. Mais ne vous semble-t-il pas que voilà une belle série ininterrompue de porte-lyre, et qu'on a rarement vu au cours d'une même époque la parole divine passer sur tant de lèvres si harmonieuses?

Par une vue juste de l'histoire littéraire

du siècle, à moins que ce ne soit par hasard et pour la commodité du classement, on a placé au centre de cette exposition les écrivains du début de la Restauration, groupés autour de Chateaubriand. C'est là en effet qu'est le centre d'où tout le reste a rayonné. Le mouvement parti de là n'a fait depuis et jusqu'aujourd'hui que se continuer. Car on répète complaisamment que, du jour où Ponsard eut fait représenter sa *Lucrèce*, ce fut fini du romantisme et qu'il n'en fallut pas davantage; et c'est bien contre lui que les écrivains de 1850 n'ont cessé de protester et qu'ils ont cru réagir. Mais ils suivaient, sans s'en douter, l'impulsion une fois donnée. Ils allaient à la recherche d'une vérité de plus en plus particulière. En sorte que le réa-

lisme, tel que nous l'avons connu, et le naturalisme dont nous célébrions naguère les funérailles, n'ont fait que développer le principe du romantisme. Il n'est pas jusqu'aux plus récentes parmi nos modes littéraires et aux affectations qui passent pour des élégances auprès de nos jeunes gens, dont nos grands-parents ne nous eussent donné l'exemple. Nous avons vu reparaître le désenchantement de René et d'Obermann ; nous nous sommes repris aux subtiles analyses d'Adolphe ; et, sous des déguisements où il n'est que trop aisé de les reconnaître, c'est le christianisme littéraire et c'est le vague sentimentalisme du début de ce siècle qui emplissent encore les livres d'aujourd'hui. Aussi est-ce vers cette époque féconde que ne cesse de se repor-

ter la curiosité de la critique. Les études se multiplient. On ferait une bibliothèque rien qu'avec celles qu'on a dans ces derniers temps consacrées à Chateaubriand. On ne dédaigne pas même les rêveurs et les illuminés. Ballanche a son biographe A mesure qu'on relit leurs livres on est étonné d'abord d'y trouver tant d'idées, et de s'apercevoir ensuite que ces idées n'ont rien perdu ni de leur intérêt ni de leur actualité, mais qu'ils étaient préoccupés déjà de ces mêmes problèmes qui se posent à notre société, et qu'il faudra qu'elle résolve, — ou elle périra.

Parmi les portraits des écrivains de la restauration et de la monarchie de juillet, deux surtout attirent l'attention ; d'abord parce qu'ils ont par eux-mêmes de la va-

leur, ensuite parce que les hommes que nous y voyons sont de ceux de qui on s'est en ces dernières années le plus occupé. Que pensez-vous de Beyle-Stendhal? Êtes-vous parmi les fanatiques de sa gloire tardive et parmi les dévots de son culte récent? Ou pensez-vous que l'engouement dont on s'est pris pour le sec et paradoxal auteur de la *Chartreuse de Parme* et du *Rouge et Noir* est un des plus inexplicables qu'on ait vus dans une époque où nous en voyons tant? Quoi que vous en pensiez, ou si même vous suspendez prudemment votre jugement, il sera impossible que son portrait ne vous retienne pas. Il est de la main de Soderwark, ancien officier devenu peintre et bon peintre. Comme Stendhal fut dépaysé dans son temps et qu'il sem-

bla dans la société où il vécut un anachronisme, ici pareillement il semble fourvoyé au milieu des hommes qui l'entourent. Dans ce monde distingué et guindé, gentilshommes et grands bourgeois, orateurs et professeurs, doctrinaires et lyriques, il n'a l'air que d'un notaire de campagne, rusé et madré. Le costume est d'un paysan endimanché : redingote de drap épais, lourde chaîne d'or sur un gilet brun. Un cou gros et court. Une tête toute ronde encadrée d'un collier de barbe noire. Les sourcils très marqués et drus. L'expression est fournie par les yeux et par les lèvres. Les lèvres sont serrées comme par une habitude de retenir le mot prêt à échapper et par une crainte d'en trop dire. L'œil perçant, investigateur et narquois, vous sur-

veille, étudie sur vous l'effet produit par une boutade de M. Henri Beyle, examine si l'on peut continuer ou s'il est plus prudent de ne pas forcer la note. Nature vulgaire, tempérament sensuel, tour d'esprit de mystificateur, il se peut bien qu'il y ait autre chose dans l'œuvre de Stendhal ; ce n'est rien d'autre qu'a vu et que signale Soderwark dans le gros homme qui a posé devant lui.

On a publié récemment des documents curieux sur les dernières années de la vie de Lamennais. De cette époque date le portrait qu'en a peint Ary Scheffer ; il est, lui aussi, un document et non sans valeur. Il laisse une impression poignante. Il faut le comparer avec celui qu'exécutait vingt ans plus tôt Paulin Guérin. Le Lamennais d'avant 1830, celui des premiers

livres de l'*Essai sur l'indifférence*, que l'on comparait à Bossuet, regardait devant lui avec confiance et suivait dans l'avenir le progrès de ses idées, dans un avenir qu'il imaginait meilleur, réparé par une Église qui aurait reconquis son autorité, et l'aurait rétablie au profit des humbles, des petits et des souffrants de l'humanité. Dans les années qui ont suivi, Lamennais a été renié par les siens, et rejeté par le parti qu'il avait organisé. Condamné par l'autorité, il a refusé de se soumettre. Il n'y a plus d'abbé de Lamennais ; il n'y a, affaissé dans ce fauteuil, que M. Féli, un vieillard vaincu par la vie. Sa pensée maintenant ne s'échappe plus en illusions et en rêves ; elle s'est repliée sur elle-même ; elle fait le compte de ses déceptions ; et le re-

gard se détourne de ce sombre avenir où il voit monter la démocratie sans guide, tandis que l'Église s'isole dans un absolutisme stérile...

Ce qui caractérise la littérature au lendemain de 1850, c'est l'étroitesse de la conception qu'on s'en fait, et c'est que nous en voyons sans cesse le champ se rétrécir. 1848 avait été une belle banqueroute d'idées. On allait assister à l'avènement du fait. En philosophie, cela s'appela le positivisme. En politique, ce fut le gouvernement du second empire. Pour ce qu est des questions sociales, on en ajourna l'étude, attendu que, suivant les apparences, rien ne pressait. On voit alors se former un type nouveau, celui de l'homme de lettres qui, pour se confiner dans sa

littérature, a coupé la communication entre le monde et lui. Rien ne l'émeut de ce qui touche les autres hommes. Il n'assiste à la vie qu'en spectateur et en témoin. Tout son effort ne va qu'à en observer les aspects et à les traduire, sans colère et sans haine, comme sans pitié ni sympathie. Il reproduit ce qui est sans s'attarder à chercher ce qui pourrait être, ou à conseiller ce qui devrait être. La réalité lui suffit et il s'y tient, sans se soucier de rien qui la dépasse. C'est ce qui fait le lien entre la littérature impersonnelle de Flaubert, et la poésie impassible des parnassiens, entre les écrivains artistes de l'école des Goncourt et les critiques à la manière de cet étonnant Paul de Saint-Victor, guindé, gourmé, plus rogue que tous les

doctrinaires ensemble, et qui ne se douta jamais que c'est le bon moyen pour ne rien comprendre aux hommes ni aux choses que de les regarder de si haut qu'il s'était juché.

Et c'est ce qui assigne une place tout à fait à part, au milieu des écrivains de cette période, à M. Alexandre Dumas. Son nom n'a cessé de grandir pendant ces dernières années, et ce dont nous lui savons le plus de gré aujourd'hui, c'est précisément ce qu'on lui a tant et si souvent reproché ; j'entends, ses théories, sa prédication morale et tout ce qui dans son théâtre n'est pas « du théâtre ». Les quatre portraits de lui qu'on expose nous retiendraient, quand même l'un d'eux ne serait pas signé du nom de Meissonier, et un autre de celui de Bonnat. Il nous apparaît

pour la première fois, jeune homme de vingt ans à la fine moustache presque blonde, dans le tableau que peignit Louis Boulanger pendant le voyage en Espagne. Il y est en compagnie de Desbarolles, qui sans doute lui inspirait dès lors ce goût qu'il a conservé pour la chiromancie, avec Auguste Maquet, Eugène Giraud, Boulanger, et enfin aux côtés de son père. Ce rapprochement n'est pas indifférent. On a souvent opposé le père et le fils ; comme il serait aisé de montrer tout ce qui de l'un a passé chez l'autre, et par exemple ce goût du romanesque et de l'extravagant ! Puis, ce qui frappe le caricaturiste Giraud et qu'il s'applique à faire saillir, c'est l'expression gouailleuse du regard ; le sceptique Olivier de Jalin cingle de son ironie

les naïfs qui prennent les pêches à quinze sous pour des fruits sans tache, et la baronne d'Ange pour une femme du monde. Puis encore, cet air de gouaillerie disparaît, et, à mesure que les traits s'accentuent, il ne reste plus qu'une expression de dureté, une allure batailleuse, une attitude de provocation et de défi, regard bien en face et bras croisés. Et il semble bien que dans le cas de M. Dumas, l'atavisme ait été pour quelque chose. Il y a toujours eu en lui des éléments réfractaires à notre civilisation et qui n'ont pas pu s'assimiler. Dans la guerre qu'il a menée contre notre société il est entré pour un peu du conflit des races.

On s'en rend compte surtout quand on voit à côté la tranquille bonhomie d'Émile Augier. Celui-ci est de notre race, Gau-

lois au point d'en être petit-fils de Pigault-Lebrun, Français de France avec un peu du profil de Henri IV et tout l'air d'un président du tribunal de commerce. Il a observé les mœurs de son temps avec autant de clairvoyance que son grand rival, et laissé de la société où il a vécu un tableau plus fidèle peut-être, plus large et peint d'une touche plus grasse. Mais il n'a songé que sur le tard et après plus d'un exemple à se poser en réformateur. Sa pente naturelle l'inclinait vers notre sagesse bourgeoise : connaître son mal et s'en accommoder, conserver les abus crainte des améliorations qui les aggravent, être content pourvu qu'on ne soit point dupe, savoir beaucoup de choses, deviner le reste et accepter le tout.

Les journalistes ne nous ont que peu occupés dans cette exposition organisée par eux. C'est qu'entre le journalisme et la littérature, et bien qu'on prétende assez généralement qu'ils se sont mêlés en ce siècle et pénétrés jusqu'à se confondre, les rapports ne sont qu'intermittents. Ou, pour mieux dire, il y a eu rencontre par occasion ; puis on s'est séparé, et chacun, reprenant son indépendance, a recommencé d'aller, suivant sa destinée, par des routes divergentes. A travers tout le XVIII[e] siècle le journalisme se prépare et s'essaie à naître, attendu que l'œuvre du siècle, dans son dessein général, n'est qu'un long effort de vulgarisation. Il éclate avec la Révolution, puisqu'il n'est qu'une conséquence ou qu'un moyen du règne de

la multitude. Ayant commencé par l'invective, il tombe presque aussitôt dans la futilité qu'autorise seule le despotisme de l'empereur. La belle époque est le temps de la restauration et de la monarchie de juillet ; des conditions particulières et qui, depuis lors, ne se sont plus trouvées réunies, favorisent l'éclosion de ces deux choses également disparues et pour les mêmes causes : le journalisme littéraire et l'éloquence parlementaire. C'est le temps des polémiques fameuses du *Journal des Débats*, du *Globe*, du *Constitutionnel* et du *National*. Ce n'est pas sans surprise aujourd'hui que nous entendons parler d'un temps où « un article de journal était un événement ». Seul le journal des Bertin a survécu. Le tableau de Jean Béraud,

qui figura au Salon de 1889, nous montre quelle en était la rédaction l'année du centenaire. Nous y reconnaissons, pour ne pas citer les autres, Taine avec Renan, et Weiss avec John Lemoinne. Mais voici qu'après cent ans, non content de subsister, il se met à rajeunir...

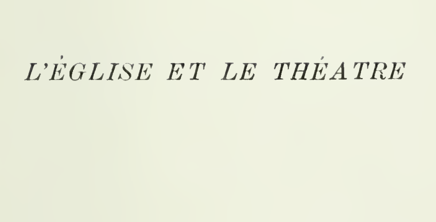
Il se pourra bien qu'il reste toujours un ou deux spécimens du journalisme tel que le comprenaient nos pères, à l'usage des lecteurs qui ont conservé le goût de la langue française. Même cela deviendra d'autant plus nécessaire, à mesure que nous serons envahis davantage par le charlatanisme et par le galimatias où il s'exprime. Néanmoins ce journalisme n'est plus le nôtre. Émile de Girardin l'a tué avec son invention du journal à quarante francs,

comme son pistolet en a tué l'un des plus brillants représentants : Armand Carrel. Le mouvement est d'ailleurs de ceux contre lesquels il serait absurde de réclamer. Il tient à trop de causes ; à force d'être nécessaire, il en devient légitime. Un journal n'est plus pour nous qu'un bureau de renseignements, qu'une agence d'affaires, où il y en a de véreuses comme dans toutes les agences, et qu'un office de publicité. Mais, à mesure que le mouvement s'accentue et dans le sens même de l'institution du journalisme, on voit bien que celui-ci diffère, dans son essence et par son objet même, de la littérature. Car il ne s'occupe que de l'actualité, de la plus immédiate et de la plus fugitive, actualité du jour, de l'heure et de la minute présente. Mais, l'objet de la lit-

térature, c'est ce qui dépasse la réalité actuelle et qui y ajoute un élément de généralité et de durée.

Malgré tout, quand on sort de cette exposition, si incomplète soit-elle, — plus intéressante peut-être par ce qu'on y supplée que par ce qu'on y trouve, — l'impression qu'on emporte est salutaire. On se sent pénétré d'admiration et de respect pour ces maîtres qui ont fait si vaillamment une si noble tâche. Ce siècle aura été digne de ses aînés ; nous n'en doutons pas et nous en pouvons juger, nous autres venus sur son déclin et quand son œuvre était déjà presque achevée. Et puisque nous sommes si volontiers détracteurs de nous-mêmes, dans quel pays étranger et dans quel autre temps a-t-on vu plus beau

mouvement des esprits? Que de passion, mais que de bon sens ! Que d'erreurs, mais que de nouveautés ! Que de questions soulevées et d'idées remuées ! Que de tristesse, mais que d'ardeur et de confiance généreuse ! Ces écrivains, pendant qu'ils travaillaient à leur œuvre, savaient bien qu'ils ne faisaient pas une œuvre inutile. Le siècle qui a commencé avec Chateaubriand et Mme de Staël, et qui a vu, avant de se fermer, l'œuvre accomplie de Taine et de Renan, pourra sans crainte se présenter devant la postérité. Quel que doive être le départ que fera le temps entre le durable et le caduc, il aura apporté sa riche contribution à ce trésor de pensées et d'images qui est le patrimoine lui-même de l'humanité.



L'ÉGLISE ET LE THÉATRE

Mgr Ireland est, comme on sait, le plus hardi des prélats. Rien n'effraye son libéralisme. Il accepte toutes les formes de l'esprit moderne. Il réconcilie l'Église avec le siècle, avec la démocratie, avec la science. Il entreprend, en outre, de la réconcilier avec le théâtre. Interrogé sur cette question par un publiciste belge, il lui a répondu : « Pourquoi ne nous servirions-nous pas du roman et du théâtre ? Il y a des millions d'hommes qui ne connaissent

que le roman et le théâtre, et, si nous voulons qu'ils nous écoutent, il faut bien que nous allions à leur rencontre. Les gens de lettres peuvent faire un bien immense à l'Église. » Ici, j'ose croire que Mgr Ireland s'abuse.

Je laisse de côté le roman. Le roman a pris de nos jours tant de formes et s'est modifié sous tant d'influences qu'on ne sait plus au juste, quand on parle de roman, de quoi on parle. Mais quelle illusion de croire que le théâtre puisse se faire l'allié de l'Église ! Supposez un peu quels résultats aurait la prédication religieuse au théâtre. J'entends quels résultats pour les âmes, et quels résultats aussi pour la caisse des directeurs. Le fait est qu'entre l'Église et le théâtre il n'y a pas d'accord

possible, mais que l'opposition est essentielle.

La question n'est pas neuve. Elle souleva au XVII[e] siècle les polémiques les plus violentes. On a coutume de rappeler que le théâtre a eu en général des origines religieuses. Chez les Grecs, les représentations dramatiques étaient des cérémonies religieuses. Mais il n'y a aucune analogie à établir entre l'esprit des religions antiques et l'esprit chrétien qui en est justement l'opposé. Au moyen âge les « mystères » étaient la continuation et l'illustration de l'office divin. Bientôt ces mêmes « mystères » devinrent un objet de scandale. A mesure qu'elle se développe et prend plus nettement conscience d'elle-même, la littérature dramatique se sépare davantage

de la religion. On cite encore le théâtre de Corneille et *Polyeucte*, « tragédie sacrée ». Mais ce que goûtèrent les contemporains dans *Polyeucte* ce fut une intrigue toute mondaine : la situation piquante d'une honnête femme placée entre son mari qu'elle n'aime pas et son amant. Heureux temps, pour le dire en passant, que celui où on pouvait employer ce mot d'amant, sans y attacher un sens grossier ! Ce qui déplut dans la tragédie de Corneille ce fut précisément la religion. On reprochait au néophyte chrétien son zèle. On trouvait ce zèle indiscret.

Ce qui rend à la question quelque actualité, c'est que dans ces dernières années nos dramatistes ont mis beaucoup de religion dans leurs pièces. Le Christ était à la

mode avant que ce ne fût Napoléon. Du Vaudeville au Cirque d'Hiver, ce n'étaient que tableaux de la Passion. Le prêtre avait remplacé, dans le rôle de raisonneur, les notaires et les médecins des pièces d'antan. Chaque soir, devant le trou du souffleur, on récitait l'oraison dominicale. Si, d'ailleurs, des esprits chagrins faisaient mine de trouver ces exhibitions choquantes, les auteurs protestaient de leurs bonnes intentions. Ils assuraient qu'en mettant à la scène les choses du culte ils étaient restés très respectueux. Ils étaient de bonne foi. Ils oubliaient seulement que, d'avoir mis la religion à la scène, cela suffit pour avoir manqué au respect qui lui est dû.

Car on aura beau dire, l'endroit est profane. Bossuet l'a montré dans un de ses

plus admirables écrits, et qui n'est pas moins admirable par le bon sens et par la justesse des vues que par son éloquence. Au théâtre, tout est disposé pour la glorification de la vie extérieure. Les bruits du monde y sont recueillis et grossis. C'est un spectacle destiné à amuser l'esprit par sa variété. C'est un divertissement et qui nous divertit des pensées dont l'homme religieux ne doit jamais se détourner. N'y a-t-il pas moyen d'exercer par le théâtre une action sociale et morale ? Cela même est matière à discussion. Mais la morale qu'on peut recommander par les moyens qui appartiennent au théâtre est tout humaine. Maintes fois les docteurs de l'Église ont voulu user d'indulgence vis-à-vis des distractions du théâtre qu'ils

voyaient prendre une si grande place dans la vie moderne. Ils ont dû reconnaître leur erreur. C'est quand elle met le théâtre en interdit que l'Église est conséquente avec son principe.

Je dirai toute ma pensée, avec d'autant plus de liberté que je la sais parfaitement hérétique et que je vous la donne pour telle. Ce qui est vrai du théâtre dans ses rapports avec l'Église, il me semble qu'on pourrait l'étendre à la littérature tout entière. J'ai souvent constaté chez les personnes pieuses une défiance à l'égard de la littérature, qui se traduisait, comme il est naturel, par le dédain. Je n'ai pu leur en savoir mauvais gré. La littérature ne vit que de nos passions. Elle a été inventée pour nous en donner le spectacle, pour en

redoubler et pour en prolonger les tortures délicieuses et les mortelles séductions. Elle développe en nous, et souvent elle y crée, justement ce que le christianisme s'efforce d'en arracher. Prétendre que la religion et la littérature sont deux ennemies, c'est un sûr moyen pour se faire lapider par beaucoup de gens. Mais peut-être n'est-ce pas une raison pour taire ce qu'on croit être la vérité.



S'IL FAUT DIRE LA VÉRITÉ

Dans l'*Ennemi du Peuple* Ibsen soulève une question, la plus grave et la plus inquiétante qui soit pour tout homme qui pense : Faut-il, suivant l'exemple du docteur Stockmann, proclamer que la source qui amène les eaux à la ville est empoisonnée? Faut-il dire la vérité? Comment? Dans quels cas et dans quelle mesure?

Bien des gens ne comprendront même pas que la question puisse se poser. Pour eux la vérite est une, étant précisément le

contraire du faux; quand on ignore la vérité, c'est donc que l'on se trompe; quand on n'y croit pas, c'est qu'on est un sceptique; quand on la dissimule, on est un menteur; et quand on biaise avec elle, on est un fourbe... Admirez comme cela est simple! Et déplorez que ceux à qui suffit cette conception simpliste passent, en général, pour d'assez médiocres penseurs!

Pour avoir le droit de dire la vérité, il faudrait d'abord être parfaitement sûr qu'on la possède. Mais qui en est sûr? L'évidence n'appartient qu'aux vérités mathématiques. C'est seulement quand il s'agit de nombres abstraits que deux et deux font quatre. Dans les sciences qui traitent de la personne humaine, deux et deux donnent des résultats toujours différents et parfois tout

à fait inattendus. Or, la question n'a de sens que si on la transporte dans l'ordre de la morale. Même elle pourrait s'énoncer ainsi : « L'homme qui a découvert que l'édifice moral où habitent paisiblement les hommes est fondé sur une idée fausse, peut-il dénoncer cette idée fausse ? » Je plaindrais le penseur farouche qui, devant les conséquences d'un tel acte, n'éprouverait pas un instant d'hésitation.

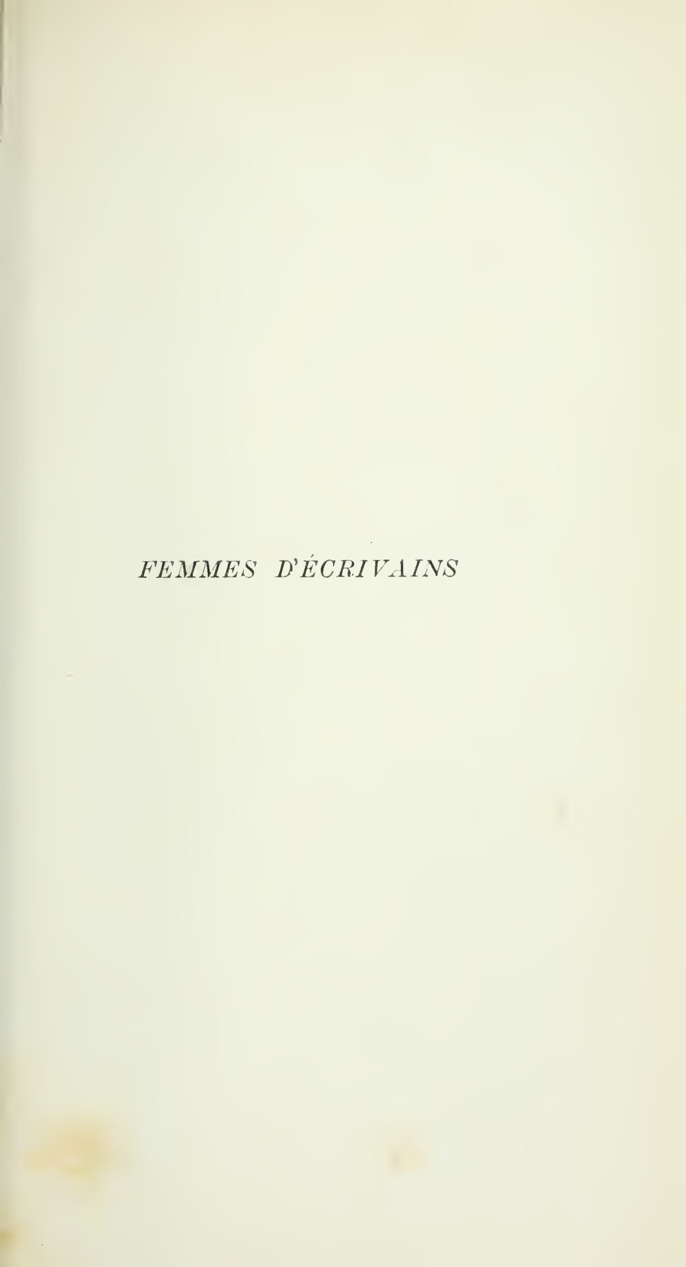
Car le Vrai, c'est ce qui est ; mais le Bien, c'est ce qui doit être. Et ce n'est que dans les livres de Cousin que le Vrai et le Bien s'accordent au point de se confondre. Ailleurs, il arrive que ces frères soient des frères ennemis. L'ordre naturel ne nous présente que le triomphe de l'injustice, le succès de la méchanceté, l'op-

pression du faible par le fort. Morales et législations ont été inventées pour mener les sociétés à un état justement opposé. En sorte qu'on pourrait le dire sans paradoxe : ceux-là ont été les bienfaiteurs de l'humanité qui l'ont menée loin des chemins du réel ou du vrai vers la possession de consolantes et de sublimes illusions.

Ajoutez que tout se tient dans le domaine des choses de l'âme, et qu'il n'est là si mince découverte qui n'ait le retentissement le plus lointain. Cela explique que le philosophe avant d'attaquer un préjugé et que le penseur avant de lancer une idée neuve éprouvent de longs scrupules. Et cela fait qu'on n'en pourrait vouloir à celui qui, se croyant la main pleine de vérités, l'aurait néanmoins tenue fermée obstinément.

... Tout de même on ne peut avoir atteint l'âge d'homme et vécu un peu de la vie des hommes sans s'être fait de cette vie, lentement et après bien des retouches, une conception qu'on croit la meilleure. Est-ce la vérité ? Ce n'en est, on le sait bien, qu'une image approchée et telle que nos faibles moyens nous ont permis de la réaliser. Elle diffère sensiblement de l'image toute faite confectionnée dans les maisons de gros à l'usage de la foule. En la traduisant il est bien certain que nous choquerons beaucoup de personnes. Mais le rôle de l'écrivain consiste en cela même : c'est à dire ce qu'il croit, après examen, juste et bon, sans se soucier des réclamations qu'il soulève. Ceux-là seuls n'ont jamais scandalisé personne qui n'ont jamais rien pensé par eux-

mêmes et qui donc n'avaient rien à dire. Par essence et par définition l'écrivain, si modeste soit-il, est un « ennemi du peuple ». Pour celui qui ne s'est pas fait d'ennemis dans le peuple, et notamment dans le peuple de ses amis — celui-là n'était pas digne de tenir une plume.



FEMMES D'ÉCRIVAINS

Il a paru dans ces derniers temps quelques volumes de souvenirs dus à des femmes portant le nom d'écrivains connus. Ces femmes ne se souviennent de rien qui ne soit à l'honneur de celui qu'elles ont aimé et dont elles gardent le culte. Cela est très convenable. Tout de même nous pouvons faire nos réflexions et raisonner sur ce rôle de « femme d'écrivain », difficile à tenir entre tous, l'un de ceux qui exigent le plus de tact et d'ingéniosité, et pareillement de patience et de résignation.

Sans doute, l'écrivain n'est pas cet être d'exception et cette sorte de monstre que les romantiques se plaisaient à imaginer. Il est sensiblement pareil aux autres hommes et fait comme tout le monde. C'est le plus souvent un bourgeois rangé, qui aime bien sa famille et travaille pour ses petits. Il y a néanmoins un défaut qui sans doute ne lui est pas particulier, mais auquel il est particulièrement exposé par le métier qu'il fait. C'est la vanité. Nul n'y échappe de ceux qui, une fois, ont tenu une plume et de cette plume ont tracé dix lignes. Il arrive que cette vanité se déguise sous des formes charmantes et très douces. Elle n'est pas pour cela moins exigeante. Un écrivain n'est jamais modeste; aussi bien il ne doit pas l'être. Car, si c'est chose en-

tendue et passée en proverbe, que la modestie convient au vrai talent, la vérité est qu'elle ne peut que le desservir. Les autres pensent volontiers de nous ce que nous en pensons nous-mêmes. Ceux qui font mine de s'estimer médiocrement sont tout de suite pris au mot. La modestie est communicative... Or il est de la nature de la vanité de n'être jamais satisfaite. De là les inquiétudes, les susceptibilités, les tourments et les énervements.

De celle au moins dont il a fait sa compagne l'écrivain veut être tout à fait compris et trouver auprès d'elle la nuance exacte d'estime ou d'admiration à laquelle il lui semble qu'il a droit. Car pour ce qui est d'épouser une bête, cela au premier abord paraît très séduisant, mais réserve

par la suite beaucoup de mécomptes. C'est une chose difficile de bien louer et de complimenter sans en avoir l'air. Et c'est ce que doit faire sans se lasser celle qui vit auprès d'un artiste ou d'un écrivain. Il faut qu'elle découvre le point douloureux de la vanité souffrante. Il faut qu'elle s'ingénie à trouver le mot juste, le seul qui ne fera pas saigner davantage la blessure. Rude métier, à décourager les plus braves. Encore s'y astreignent-elles sans trop de peine, tant qu'elles croient à leur grand homme. Mais songez qu'un jour peut venir où elles perdent la foi ! Songez à ce supplice pour une femme d'être la femme d'un médiocre qu'elle a définitivement jugé ! Et pour celui-ci, quelle torture non moindre de trouver tout à côté de lui cette cons-

cience vivante et ce constant rappel de sa médiocrité !

Ajoutez que chez ceux qui ont vraiment le souci de leur art, ce souci prime tous les autres. Ils appartiennent d'abord à leur œuvre et lui donnent le meilleur d'eux-mêmes. Femme ou maîtresse, elles auront beau faire, elles ne règneront jamais entièrement sur ce cœur. De là sont nées des jalousies mystérieuses et d'autant plus atroces qu'elles s'adressaient à une rivale impersonnelle.

Pour ces raisons et pour quelques autres, j'ai peur que telles de nos contemporaines dont c'est le rêve de porter l'un de ces noms qu'on voit inscrits sur la couverture des livres, n'aient à payer un peu cher leur snobisme. L'homme de lettres est aujour-

d'hui très demandé. Donc prenez-le pour ami, car l'amitié des femmes lui est précieuse et ceux-là seuls la dédaignent à qui elle a été refusée. Aimez-le, d'un peu loin, et si vous ne tenez pas absolument à être payées de retour. Ne l'épousez jamais !



POUR AGNES

Quelques romanciers ayant en ces derniers temps choisi des jeunes filles pour héroïnes de leurs livres, nous donnent, sans en avoir l'air, d'utiles conseils sur la façon d'élever nos filles. C'est une question sur laquelle la littérature a coutume de déraisonner. Molière a été un grand coupable le jour où il a représenté sous les traits d'une sotte et d'une rouée l'aimable Agnès. Après lui les écrivains n'ont guère fait que développer ses idées. Et chaque

fois que l'un deux se reprend à tracer le portrait de la jeune fille telle qu'elle doit être dans notre société moderne, on sait d'avance de quel odieux poncif on est menacé. Ces hommes de lettres n'ont pas assez de mépris pour la jeune fille ignorante et niaise formée ou déformée par une éducation ridiculement étroite. Celle qu'ils proposent pour modèle est raisonnable et grave, avertie déjà de beaucoup de choses, et, par le bénéfice d'une éducation ouverte et large, préparée aux épreuves qui l'attendent sans doute dans la vie.

Tant que les paradoxes ne sortent pas des livres, ils n'offrent pas d'inconvénients; même ils sont plus amusants que les idées justes. Par malheur le moment vient tou-

jours où ils passent dans la pratique. Au temps jadis on faisait dans les pièces de théâtre l'éloge d'Henriette ; mais on élevait sa fille comme Agnès. Nous avons changé cela, et rien ne s'est plus « modernisé » que les méthodes d'éducation usitées pour les filles. Je ne parle pas d'une société frivole et d'un petit monde d'exception. J'ai en vue la société moyenne, celle même où l'on est d'habitude le plus timide et le plus sagement opposé aux nouveautés. Des idées venues, paraît-il, d'Amérique et qui auraient si bien dû y rester, ont pénétré jusque-là. Il est de mode aujourd'hui de laisser aux jeunes filles le plus de liberté qu'il est possible. Outre qu'on leur met entre les mains beaucoup de livres, on cause devant elles de presque tout. A peine

est-ce si on se croit obligé à quelques réticences ou à de vagues atténuations qui servent surtout à mettre leur curiosité en éveil. C'est un miracle et véritablement une grâce d'état qu'elles conservent jusqu'au bout certaines ignorances. M. Marcel Prévost a fait un roman dont le titre est hardi et les développements ne le sont pas moins que le titre. Quel beau livre et combien actuel il eût pu écrire s'il se fût contenté de montrer comment ce qu'on appelle « l'éducation moderne » ne laisse à la jeune fille qu'une demi-virginité d'âme !

C'est en présence de ce beau résultat que des écrivains avisés recommencent à comprendre que l'ancien système était le bon. Voulez-vous prendre femme ? dit à Pa-

nurge l'auteur des *Demi-Vierges?* Allez en province. Ramenez-en une « petite oie blanche ». M. Marcel Prévost est un moraliste très austère, quoique peut-être sous des apparences peu chastes. C'est donc en pleine confiance que je m'abrite derrière son autorité. Le système est dangereux qui consiste à laisser tout soupçonner à la jeune fille et deviner le reste. Qu'elle ignore même que le mal existe! C'est le plus sûr moyen pour que l'envie ne lui vienne pas plus tard de le connaître. L'image qu'on lui donne du monde n'est point fausse. Elle est seulement incomplète. On n'en éclaire pour elle que les beaux côtés. Peu à peu elle devient incapable d'en apercevoir d'autres. Et peut-être l'habitude une fois prise sera-t-elle si forte que plus tard

elle résistera aux chocs les plus violents de la réalité.

Je sais bien ce qu'on objecte. C'est que la jeune fille devient la femme et que celle-ci n'a pas le droit de vivre dans un rêve. Mais cela même il faudrait le prouver. Au cas où le bien ne serait qu'une illusion, pourquoi le rôle de l'honnête femme et de la mère de famille ne serait-il pas justement d'entretenir cette illusion à travers le monde et de la faire durer à travers les temps ? On dit encore qu'une femme, si elle est ignorante, est plus exposée qu'une autre. On me permettra de n'en rien croire. De savoir beaucoup de choses et de les trop comprendre cela rend très indulgent ; et l'indulgence, comme la charité, commence par soi-même. Enfin, nous devons souhai-

ter, j'imagine, que nos filles soient un jour le moins malheureuses possible. Or c'est un point sur lequel personne ne me contredira : « Heureuse celle qui aura beaucoup ignoré ! »



BÉGUINES

Dans la pièce qu'il fait représenter à la Comédie-Française M. Georges Rodenbach met en scène une béguine. Béguine authentique depuis les ailes de la cornette jusqu'aux cordons des souliers. Le drapier du béguinage a confectionné ce costume, ayant été trompé par une ruse et ne sachant pour quelle œuvre profane il travaillait. Chastement la robe s'achève par des sous-pieds destinés à l'assurer contre les artifices du démon qui parfois, comme on sait, emprun-

tant l'haleine du vent, soulève le bas des jupes mal closes. Ce détail de toilette a provoqué parmi ces dames du Théâtre-Français une admiration étonnée.

Nous ignorons à peu près totalement en France ce que sont nos sœurs les béguines. Elles n'ont pu s'acclimater sous notre ciel, quoique saint Louis, jadis, ait tenté de les introduire dans le royaume. Mais bien des choses sont changées au royaume de France depuis le temps du roi saint Louis. C'est pourquoi on a pensé qu'un bout de présentation ne serait pas inutile ; et M. Georges Rodenbach nous convie à nous promener dans son *Musée de béguines*. A ceux qui aiment les livres fortement intrigués je ne recommande pas de feuilleter ces pages ; il s'y passe beaucoup moins d'événements

que, par exemple, dans *Monte-Cristo*. Elles ne plairont guère à ceux qui recherchent un pittoresque hardi et des colorations puissantes. Mais il est des peintres dont le pinceau délicat excelle aux effets de blanc sur blanc. M. Rodenbach est de ceux-là. Il exécute avec un rare bonheur ces exercices de virtuosité. Donc il ne se contente pas de les avoir exécutés une fois; mais il y revient avec persévérance. Il s'est institué l'analyste et le poète, l'historiographe et l'hagiographe des béguines. Même il nous confie qu'il rêve d'être pour elles comme un « ange gardien ». Mais ce rêve angélique est au-dessus des forces humaines. Au moins, il nous dira la vie des béguinages. Il nous en fera respirer l'atmosphère. Comme un bon Primitif, avec la même at-

tention et la même ferveur, il notera les aspects de ces existences uniformes, les épisodes de ces années sans événements, les balbutiements et les puérilités de ces âmes enfantines.

C'est dans les villes endormies des Flandres, parmi les quartiers déserts, aux confins de la banlieue ; quelques maisonnettes gothiques forment comme un hameau du moyen âge. On dirait d'un enclos ayant survécu à Memling ou à Quentin Metsys. « Un mouton paît dans l'herbe du terre-plein. N'est-ce pas l'agneau pascal? Une cornette apparaît derrière les vitres miroitantes d'un petit couvent, en allée de fenêtre en fenêtre. Ne sont-ce pas des ailes de linge en route pour le ciel? » Les cornettes des béguines leur donnent entre toutes les religieuses

un charme particulier. Ce ne sont pas cornettes emphatiques et déployant un large vol. Ce sont de sobres cornettes rectilignes. Leur blancheur est contagieuse. Elle influe sur le visage des béguines, qui devient pâle. Elle influe sur leurs âmes. Devenues comme sourdes au bruit du monde, sous le voile qui les protège, les béguines n'entendent presque plus la vie... Elles ne sont pas tout à fait oisives. Elles font des travaux de lingerie. Elles trament de leurs doigts frêles le tissu léger des dentelles. La plus grande partie de leur temps se passe en stations dans la chapelle, remplie par des occupations mystiques. Elles chantent à l'office d'une voix inhabile et timide, en notes tremblées. Elles allument des cierges. Elles manient des images pieuses où elles

voient Dieu tel qu'il est, Dieu le père, qui est un vieillard à barbe blanche, et le Fils de Dieu qui est jeune avec un visage charmant. Elles prient. Elles conversent avec les personnes de la sainte Trinité en des entretiens familiers et niais où se prolonge l'interminable babillage de leurs conversations coutumières.

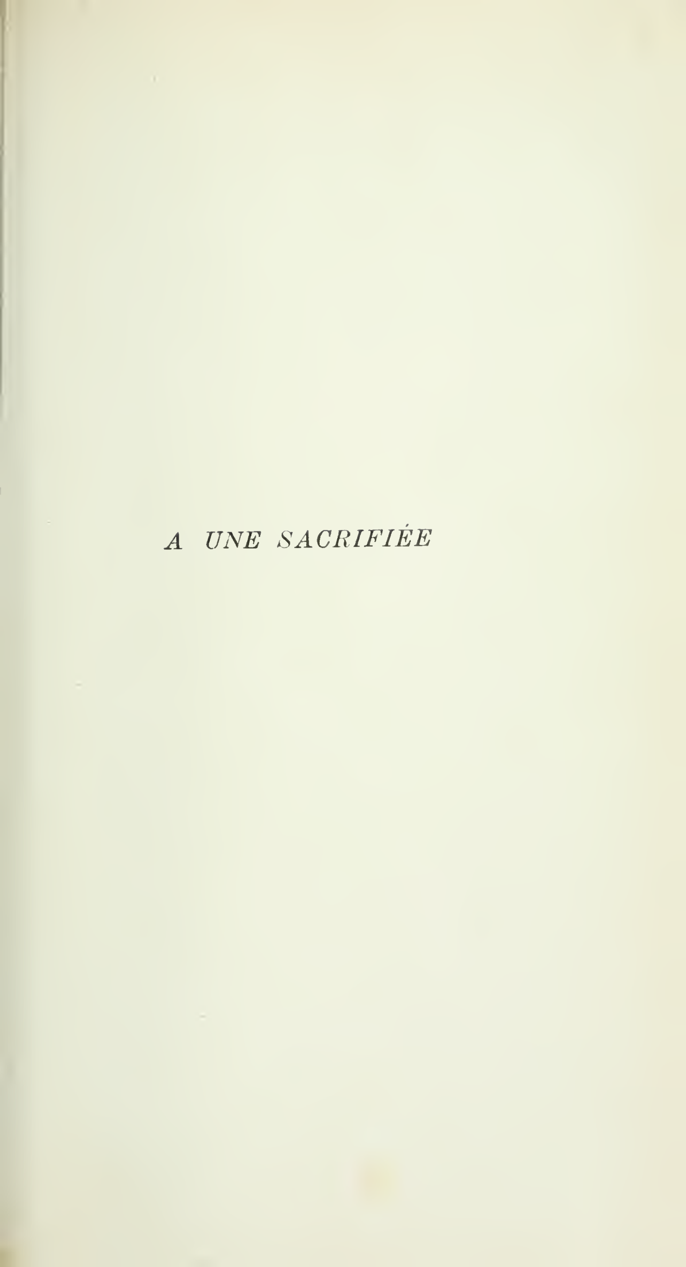
Nous songeons : « Ces femmes sont heureuses. Un instinct venu de Dieu a fait qu'elles ont choisi de prolonger leur enfance jusqu'à la mort. Semblables à de purs esprits elles auront ignoré les souffrances des femmes de chair. Elles ont échappé à toutes les épreuves. D'où leur serait venue la tristesse ou l'inquiétude ?... » Or écoutons les histoires que leur historien nous conte.

Ce sont uniformément histoires tristes, douloureuses parfois jusqu'à en devenir tragiques. Car on peut bien avoir renoncé au monde et s'être détourné de la nature. Il est de ces retours contre lesquels les mieux prémunies ne sont pas en garde. Parfois toutes ces émotions inconnues dont est faite la vie, toutes ces joies renoncées ou tous ces devoirs évités se révèlent par des troubles mystérieux ; et la nature a de terribles vengeances. — Et certes, c'est une sécurité que de sentir sans cesse qu'on est entouré du surnaturel et de toucher presque la présence divine. Mais sécurité interrompue par quels intervalles de terreur ! Les craintes, qu'on appelle superstitieuses, s'éveillent au moindre choc et s'exaspèrent à la plus prochaine rencontre.

Sœur Marie des Anges tremble d'apercevoir un convoi funèbre sans avoir le temps de toucher au plus vite quelque objet de fer ou de métal. Sœur Godelième a peur des miroirs qu'on brise : les miroirs ont une âme qui veut une âme pour sa rançon. — C'est enfin ce tourment de la vie religieuse : les scrupules. Scrupules plus nombreux que les péchés et que les subdivisions de péchés. Scrupules sur la vocation, sur la ferveur, sur la pureté. Scrupules dont chacun est comme un grain de poussière souillant la propreté de la conscience. Scrupules dont l'angoisse peut mener jusqu'à la folie elle-même...

Ainsi, celles qui se sont détournées de nos voies afin d'échapper à nos douleurs, aussitôt elles s'en forgent d'autres. C'est

l'idée qu'on emporte, ayant parcouru ce « Musée », et c'est par où les tableautins qui le composent retrouvent un intérêt général. L'humanité, voulant se soustraire à sa condition, imagine de se créer des asiles où elle convie le bonheur. Mais il refuse d'y venir. Fatigués de trop d'agitations, nous rêvons d'une Thébaïde. Nous pensons que, derrière les murs des cloîtres, la paix peut habiter. Hélas ! il faudrait que, derrière ces murs, ceux qui habitent ne fussent pas des hommes. Dans l'enclos des béguines ou dans nos maisons, sous tous les costumes et sous toutes les parures, l'âme humaine se retrouve, habile à se torturer et qui ne sait que changer de tourment.



A UNE SACRIFIÉE

« C'est de vous, Félicia Rosmer, qu'il s'agira. Cela ne manquera pas de vous surprendre, car vous n'étiez guère accoutumée, dans le temps de votre vie mortelle, qu'on s'occupât de vous. Mais voici que nous venons de voir représenter les événements qui firent de Rosmersholm une maison tragique. Et bien que, là encore et une fois de plus, vous ayez été une sacrifiée, bien que le poète ne vous ait point fait paraître sur le théâtre, et bien qu'il ait

mis en plein relief la figure de votre rivale, l'orgueilleuse Rébecca West, tout de même nous songions à vous, et vers vous allaient nos sympathies, et c'est de vous que nous avons emporté un souvenir affectueux et long.

« Vous aviez épousé le pasteur Jean Rosmer. Vous l'aimiez d'un amour où il entrait aussi de l'admiration. Pour toutes ses idées et pour toutes ses paroles vous aviez un respect qui ressemblait à un culte, comme si, à force de représenter Dieu ici-bas, le pasteur Rosmer fût un peu lui-même devenu le bon Dieu. C'est ainsi que les femmes doivent aimer. Car pour certaines amours protectrices d'amantes quasi-maternelles, toutes les fois qu'on nous les a décrites dans les livres, elles nous ont

choqués, comme s'il s'y trouvait je ne sais quel relent d'inceste.

« Dans l'amour que vous aviez pour Rosmer, vous ne sépariez pas celui-ci de toute sa famille, de cette maison des Rosmer de tout temps connue pour sa noblesse d'âme, pour sa piété et pour son fidèle attachement aux traditions du passé!... En cela vous étiez bien inspirée et guidée par votre instinct de femme. Car Rosmer séparé de Rosmersholm, il semble bien que ce ne fût que le reflet séparé de ce qu'il reflète. Par lui-même il n'était qu'un médiocre, de ceux qui peuvent faire longtemps illusion, aussi longtemps qu'ils répètent les paroles apprises et qu'ils jouent le rôle qu'on leur a enseigné; mais du jour où une velléité leur vient de se libérer et de

faire œuvre personnelle, ils apparaissent dans leur néant.

« Votre union ne fut pas bénie par le Ciel. Le Seigneur ne vous envoya pas d'enfants. Ce fut pour vous un premier, un profond chagrin qui vous minait lentement. Car vous pensiez que l'unique rôle de la femme ici-bas, étant devenue l'épouse, est de devenir la mère. Cela ne vous était pas même venu à l'esprit qu'il fût dans la destinée de la femme de répandre des idées par le monde, et de préparer l'émancipation des hommes, et de bouleverser la société, ni enfin qu'il y eût une fécondité intellectuelle qui pût tenir lieu de l'autre. C'est alors qu'on vous vit vous attrister. Vous étiez tout ensemble affligée et humiliée. Vous aviez de douloureuses rêveries

solitaires. Les gens n'aiment guère qu'on soit possédé par une idée et ils se défient de ceux sur qui un chagrin unique fait peser son obsession. Ils commencèrent de trouver que vous étiez d'humeur bizarre. Et ils prirent l'habitude, en parlant de vous, de dire avec des intonations où ils sous-entendaient bien des choses : « Cette « pauvre Mme Rosmer ! »

« Un jour, une jeune femme vint à Rosmersholm. Elle s'appelait Rébecca West. Elle venait du Nord, du pays des brumes ; sur ses origines et sur son passé il y avait des brumes aussi. Mais vous ne lui fîtes point de questions. Car elle était d'une grande beauté et surtout d'une séduction irrésistible. Comme les autres vous étiez sous le charme. Il vous sem-

16

blait d'ailleurs que Rosmer prenait intérêt dans la conversation de la jeune femme, très intelligente, et dont l'exaltation romanesque faisait sourire votre bon sens tranquille. Et comme tout vous était cher qui plaisait au pasteur Jean, vous avez fait votre possible pour attirer Rébecca West à Rosmersholm.

« Mais peu à peu vous sentiez que votre mari se détachait de vous. Il continuait d'être bon pour vous, rempli d'attention et de déférence. Quelque chose pourtant s'en allait, un quelque chose qui n'a pas de nom, et sans quoi tout le reste n'est rien. Les femmes s'aperçoivent de cela très vite. Elles ont tôt fait de découvrir la cause de ce changement subtil. Une femme peut seule détruire l'œuvre d'une femme. Une

influence était entre vous et l'esprit de Jean Rosmer, celle de Rébecca. Chaque jour, vous la deviniez grandissante. Et vous ne saviez comment la combattre. Car les honnêtes femmes n'ont, pour retenir leur mari, que leur honnêteté. Et cela ne suffit pas.

« Alors, vous si douce et d'humeur si égale, on vous vit irritable et nerveuse. On se hâta de conclure que vous étiez malade, souffrant d'on ne sait quelle innommable maladie.

« Or voici que Jean Rosmer, le pasteur Rosmer, le représentant de tous les Rosmer, a perdu la foi ! Il est près, quoiqu'il ne l'ose pas encore ouvertement, de renier les croyances que, depuis des générations, les pères lèguent à leurs fils. Une femme

est l'ouvrière de cette œuvre de destruction. Pour elle, ce n'est pas tant de la rancune et de l'aversion que vous éprouvez, Félicia. Elle vous fait peur. Il vous semble qu'un étrange pouvoir réside en elle que vous ne vous expliquez pas, et qu'elle n'est pas tout à fait la sœur des autres femmes. Rosmer, désormais, lui appartient. Celui-là vient à vous manquer sur qui vous aviez, — ah ! l'imprudente ! — fait reposer, avec toute votre affection, la raison elle-même de votre existence. Tout vous manque avec lui. Désormais pourquoi vivre ? Et vous êtes allée, résolue et sachant bien ce que vous faisiez, vers la passerelle qui domine le torrent.

« Le pasteur Rosmer est bien malheureux, dirent sans hésitation les hommes.

Sa femme était folle. Dans un accès de délire, elle s'est tuée... Cependant Rosmer se consolait auprès de Rébecca et il voyait venir le jour où il lui dirait : — Voulez-vous être ma femme, afin que je n'aie jamais eu d'autre femme que vous ?

« C'est pour tout cela, Félicia Rosmer, que nous vous aimons. Figure à peine entrevue, c'est de vous que nous avons rêvé, non de votre implacable rivale, créature d'orgueil dont les passions ne viennent que du cerveau, et qui est froide, bien qu'elle soit violente. Vous n'auriez jamais trouvé cette comparaison magnifique : « L'amour s'est abattu sur moi « comme une tempête sur la mer, comme « une de ces tourmentes d'hiver qui sé- « vissent là-haut dans le Nord. Elles

« passent, comprends-tu, et vous enlèvent, « vous emportent avec elles. On n'y résiste « pas. » Vous ne saviez pas vous exprimer en si beau langage. Vous n'avez su qu'aimer, aimer jusqu'à la mort, mourir sans cris, mourir sans phrases. Vous n'aviez pas d'idéal transcendant et quintessencié. Vous n'aviez pas des recettes pour « ennoblir les âmes ». Mais, sitôt que vous en fûtes partie, le bonheur quitta Rosmersholm. Vous étiez simple et douce. Et il nous plaît d'imaginer que votre visage ne fut pas sans agrément, afin que vous ayez été femme tout à fait. Votre charme n'était pas de ceux qui sautent aux yeux d'abord et qui, pour cela, semblent être à tout le monde. Vous étiez délicate et bonne. C'est sur des natures comme les vôtres que

retombe tout le poids de la souffrance humaine. Maintenant, dormez en paix! un peu consolée peut-être par notre sympathie, Félicia, chère femme, qui n'avez jamais fait de mal à personne. »

CÉLÉBRITÉ PASSÉE

Quelques amis s'en vont dire le dernier adieu à une vieille dame qui fut célèbre jadis, il y a très longtemps de ce jadis-là, et qui fut jeune aux environs de 1830. Quand nous lûmes dans les journaux l'annonce de la mort de Mme Anaïs Ségalas, nous fûmes tous surpris. Les organisateurs de l'Exposition des portraits des écrivains du siècle, trois mois plus tôt, avaient, de confiance, fait suivre son nom de la mention : décédée. Et bien sûr, je ne voudrais rien dire qui fût désobligeant pour

la mémoire d'une femme excellente, respectée et aimée de tous ceux qui l'approchèrent. Mais il y a des gens qui font si étroitement partie d'une époque qu'on ne les conçoit même pas hors de cette époque. En fait il est peu ordinaire qu'on ait vécu assez longtemps pour voir l'unique représentation de *Pelléas* après avoir pu assister à la première de *Hernani*, et pour contempler dans la même place de premier ministre M. Dupuy après M. de Villèle.

Sur la tombe des discours seront prononcés, l'un au nom de la Société des gens de lettres, un autre au nom de la Société protectrice des animaux. Je ne sais ce que dira l'ami des bêtes ; mais il me semble que la tâche de l'homme de lettres ne sera pas trop difficile.

Il est bien évident que personne aujourd'hui ne lit la prose ni les vers de Mme Ségalas, et *les Algériennes* pas plus que *les Oiseaux de passage*. Quelques pièces qui figurent encore dans les anthologies n'y resteront pas, car la forme en est vraiment trop insuffisante. Mais n'est-ce pas là le sort commun des écrits de toutes les femmes? A part quelques vers de Mme Ackermann qui ne sont pas encore oubliés, se souvient-on d'un seul vers d'une femme de ce siècle? De même, lit-on *Delphine* ou *Corinne* dont la réputation fut européenne? *Adèle de Senange*, *Valérie*, *Ourika*, à peine en a-t-on retenu les noms surannés? Et, s'il faut l'avouer, de George Sand combien y a-t-il de livres aujourd'hui qu'on connaisse autrement que par le titre? C'est que

les femmes, et celles qui ont le plus d'esprit, n'ont que l'esprit de leur temps. La mode passe. Aussi bien nous n'oserions pas sourire des modes d'autrefois, si nous songions de quel œil ceux qui viendront après nous regarderont ce qui nous paraît aujourd'hui tout à fait convenable, et naturel, et simple.

Mme Anaïs Ségalas a brillé au second rang, dans ce second rang si agréable pour ceux qui savent s'en contenter, où les hommages viennent vous chercher, où l'envie ni la médisance ne viennent vous troubler. Elle connut les douceurs d'une demi-célébrité. Elle fut en relations avec les hommes les plus distingués de son temps. Même elle mêla sa note timide à ce concert de grands esprits. Il y eut en ce temps-là

toute une littérature féminine, dont il ne faut pas nier la grâce, sous prétexte qu'elle est aujourd'hui fanée. Desbordes-Valmore, Amable Tastu, et elle-même, Loïsa Puget, toutes ces dames ont été fort goûtées de nos grand'mères, qui n'étaient point des sottes. Littérature sentimentale et fade, si l'on veut. Mais c'est qu'à cette époque reculée les femmes écrivaient des livres qu'on pouvait laisser traîner sur les tables et ailleurs qu'au fumoir. Cela nous paraît aujourd'hui un peu surprenant, mais digne d'éloges tout de même.

On a dit que l'auteur des *Oiseaux de passage* s'était survécu, et que cela est triste. Quelle erreur! D'abord, Mme Anaïs Ségalas n'avait jamais eu ni prétentions exagérées ni vaine gloriole. Elle avait très vite aban-

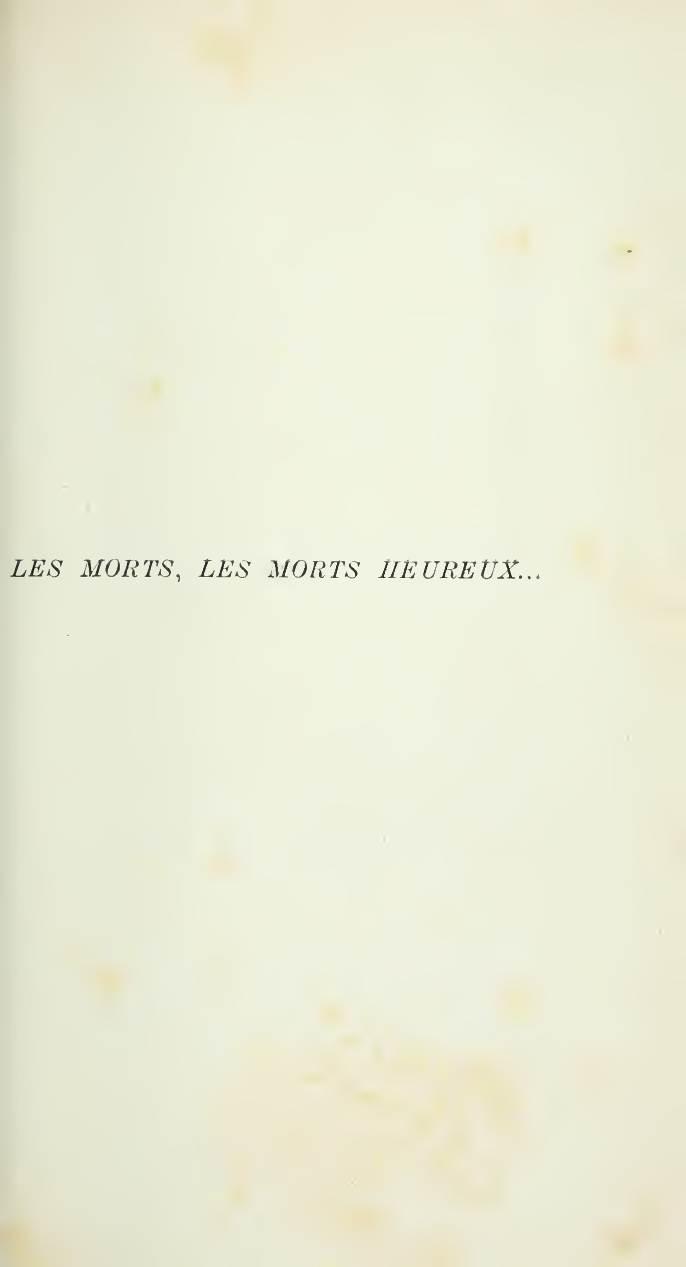
donné le grand art, et s'était réduite de bonne grâce à écrire des nouvelles et des contes pour les enfants. Surtout, elle aimait à s'entourer de personnes d'esprit, d'un goût éclairé et délicat, au milieu de qui elle vieillit aimablement.

Savez-vous rien de plus charmant que la vieillesse d'une femme qui sait vieillir? On est calme, indulgente et souriante. On s'accommode des choses et des gens. On s'est arrangé sa place dans la vie comme on a, dans sa chambre ou dans son salon, son coin d'élection et sa place accoutumée. On a passé par tant d'épreuves qu'on ne craint plus qu'aucune autre vous semble nouvelle ; on a eu tant de déceptions et tant d'espoirs trompés qu'on a pris l'habitude de ne plus rien attendre. Cela même est la

sagesse et le secret du bonheur : ne pas demander plus à ce monde qu'il ne peut nous donner. On n'a plus de désirs et on n'a pas de regrets : car on sait maintenant le peu que vaut ce qu'on a désiré si fort. On ne sait plus haïr. On aime encore, mais sans mettre dans ses affections cet emportement qui les rend souvent douloureuses. Comme on voit que les autres peu à peu se créent hors de vous des amitiés et des intérêts, on s'enferme à mesure dans un égoïsme serein très conciliable avec la bonté. On a des souvenirs. Il en est parmi ces souvenirs d'infiniment tristes : ce sont ceux où on se complaît ; car c'est une compensation singulière et commune que les douleurs d'autrefois nous deviennent chères et qu'il s'en dégage un charme mystérieux.

C'est vraiment parmi ces souvenirs qu'on continue de vivre. Pour ce qui est de la vie d'aujourd'hui, on y assiste en spectatrice. On l'aperçoit au travers d'une brume. Les couleurs s'en effacent, les bruits s'en assourdissent. Les choses présentes ne semblent plus assez réelles, et les choses anciennes sont trop loin pour qu'on puisse encore en souffrir. Cela est très doux. C'est une jolie chose, en vérité, que la vieillesse... quand on n'a d'ailleurs ni catarrhe ni rhumatismes.

C'est ainsi qu'au souvenir de cette existence heureuse et longue on se prend à rêver de choses qui ont je ne sais quel charme passé ; pour une fois, des réflexions optimistes vous viennent ; un attendrissement vague vous pénètre, comme celui qu'on éprouve à entendre de très vieux airs.



LES MORTS, LES MORTS HEUREUX...

Le jour de la Toussaint le peuple de Paris s'en va rendre visite à ses morts. Et le peuple des provinces fait comme celui de Paris. Et ceux qui croient que l'âme subsiste immortelle, et ceux qui pensent qu'après la mort plus rien de nous ne reste, n'agissent pas différemment. A tous les vivants cette fête des morts apporte une même émotion, triste sans être douloureuse, mais au contraire consolante et douce.

Car il y en a parmi ces êtres, endormis

pour toujours, de qui nous pensions que nous ne supporterions jamais d'être séparés. Nous étions comme fous quand ils nous ont quittés. Tout de même nous avons continué de vivre. Maintenant, quand nous retournons les voir, nous pleurons encore, nous ne souffrons plus. Ce n'est pas que nous ayons cessé de les aimer et que nous leur soyons devenus indifférents ! Mais c'est que peu à peu s'est révélé à nous le sens du mystère qui nous avait échappé dans l'épouvante du premier jour.

Sans doute, ils ont cessé d'aller et de venir sous leur forme individuelle. Mais ce n'est là de la vie que l'apparence grossière et décevante. Si nous songions à ce que chacun de nous doit à tous ceux qui l'ont

précédé, nous nous rendrions compte de notre erreur. Tandis que nous croyons vivre, c'est l'humanité qui vit en nous. Et donc ceux dont nous avons hérité le tempérament, les instincts, le tour et les habitudes d'esprit, et ceux aussi que nous avons rencontrés, qui ont influé sur nous et dont l'âme a pénétré notre âme, ceux-là ne cessent pas de vivre en nous. Nous les sentons davantage, agissants et présents, à mesure que nous allons, plus défiants de ceux qui nous entourent, étrangers aux générations nouvelles et hostiles, et à mesure que nous nous déprenons des spectacles de l'existence. Ce sont eux alors qui viennent au secours de notre lassitude, et, prenant le gouvernement de notre conduite que nous leur abandonnons,

ils pensent et ils veulent pour nous.

Leur image s'est purifiée. Quand nous l'évoquons par le souvenir, elle nous apparaît sans le mélange d'aucune des tares dont nous savons pourtant qu'elles sont essentielles à l'humanité. S'ils furent égoïstes et durs, si elles furent trompeuses et cruelles, et si de tout cela nous avons été torturés, nous ne le savons plus. Ou plutôt nous savons bien qu'aucune de ces imperfections ne subsiste en eux. Ils nous aiment enfin de cette tendresse que nous leur demandions, dévouée et fidèle ; ils nous ont en pitié et ils nous protègent ; ce sont eux qui nous envoient, dans nos jours d'épreuves, ces consolations inexpliquées, venues on ne sait d'où, et qui font que nous nous étonnons de nous trouver l'âme

forte et le cœur apaisé. C'est de souffrir qui rend méchant. Ils ne souffrent plus. Et soit qu'ils chantent en s'accompagnant sur des harpes la gloire de Dieu, ou soit que, mêlés à l'universelle nature, ils se soient transformés dans la sève des arbres et dans la vigueur des plantes, ils sont heureux.

Le spectacle de cette félicité nous attire : il est tout notre espoir. La vie serait intolérable si on n'avait la certitude qu'un jour elle finira. Quelle misère s'il fallait que nous fussions condamnés pour toujours à la monotonie des choses qui se répètent, uniformément médiocres ! Quel supplice si l'on apercevait se prolongeant à l'infini la série des tourments dont se trament nos jours! On ne pourrait plus goûter

aucune joie. On n'aurait plus, un seul instant, l'esprit libre ni l'âme sereine. Au contraire, nous voyons la mort faire partout son œuvre, n'oubliant personne et secourable à tous. Une à une elle calme toutes les souffrances dont nous avons été les témoins. Jour à jour elle se rapproche de nous. Et sur nous déjà nous pouvons sentir le vent de son aile qui rafraîchit. Grâce à elle, il n'est tortures qui n'aient enfin leur répit. Que les choses et que les gens s'unissent contre nous, qu'importe? Puisque aidés par elle nous leur échapperons. Tous ces hommes, endormis là, ont souffert, supplié et crié. Ils sont paisibles aujourd'hui et silencieux, Sur eux s'est étendue la paix profonde et douce dont nous savons, sans en pou-

voir douter, qu'à nous aussi notre part ne sera pas refusée.

C'est pourquoi ceux qui reviennent, les jours de Toussaint, de leur visite aux êtres disparus, en reviennent pour un temps meilleurs et souffrant moins. Ils rapportent parmi les vivants un peu de la paix des morts, des morts heureux.

LA PERLE (Conte)

Comme il se promenait par les rues de Bagdad, Ahmed aperçut à la vitrine d'un joaillier une perle d'un éclat merveilleux.

Il aimait les bijoux et les pierres, les armes précieuses, les riches tapis et les belles étoffes.

Mais le marchand demandait un prix vraiment insensé. Ahmed était homme de sens, quoiqu'il fût jeune. Il savait modérer ses désirs et renoncer à l'impossible. « Bah ! soupira-t-il, n'y pensons plus ! »

Il y pensa le lendemain et les jours qui suivirent.

*
* *

Il calculait qu'il lui en coûterait une année de son revenu. Encore serait-il obligé de se défaire de plusieurs objets auxquels il était passionnément attaché. Il lui faudrait vendre un portrait enrichi de diamants, qui était le portrait de sa mère.

Cela, il ne le ferait jamais. Il y était bien décidé.

Avant que la semaine fût achevée, la perle lui appartenait.

*
* *

Il la fit sertir de métaux précieux travaillés avec art. Il la mit dans un écrin

tapissé d'étoffes rares. Elle y était comme sur un autel. Pendant des heures il l'adorait. C'étaient des heures enchantées. Un charme étrange venu d'elle, une séduction mystérieuse descendait en lui, comme d'un regard de femme.

Et il la cachait à tous les yeux. Il lui semblait que, si d'autres avaient connu son bonheur, ils auraient cherché à le lui dérober.

Il était heureux.

*
* *

Or, un jour, Ahmed était à souper avec ses amis. Les langues se déliaient. On s'égayait. On contait des anecdotes. On conta l'histoire d'un joaillier de Bagdad qui, ayant une perle fausse, imagina d'en

demander plus cher que des plus belles perles, et trouva un acheteur. L'histoire amusa beaucoup. Ahmed rit avec les autres.

Mais il souffrait dans son cœur une torture indicible.

*
* *

Il prit la perle, et, dans sa fureur, il voulut la briser.

Eh quoi! ce naïf dont on se moquait, c'était lui! Comment avait-il été si crédule? Cet éclat, cette pureté, cette douceur, cela était faux! Comment s'y était-il laissé tromper?...

Et qui n'eût été trompé à sa place? Il s'y connaissait pourtant ; maintes fois il avait flâné par les bazars de la ville et tenu dans ses mains d'admirables joyaux.

Mais aucun autre ne lui avait inspiré les mêmes désirs, et d'aucun la possession ne lui eût donné les mêmes joies.

Ah! ces joies, cette jouissance d'admirer en aimant et d'aimer ce qu'on admire, ces minutes dont une seule valait toute une vie, une à une il se les rappelait. Le souvenir les lui rendait avec une intensité surprenante. Il avait éprouvé réellement ces joies. Cela du moins n'était point faux...

Et il replaça la perle, éclatante et froide, dans l'écrin où elle brillait comme sur un autel.

*
* *

Il en fut ainsi tous les jours d'après. Il jurait d'anéantir la perle trompeuse. Sitôt

qu'il la revoyait, sa rage se fondait en une tristesse où il trouvait on ne sait quelle volupté.

Car il y avait un charme en elle.

*
* *

Il arriva qu'Ahmed trouva un coffret plein de pierreries éblouissantes.

Il y avait des émeraudes vertes ainsi que les eaux de la mer irritée, des rubis qui semblaient des gouttes de sang, des topazes qui semblaient des gouttes de soleil, des opales changeantes, des turquoises d'un bleu de rêve, des saphirs d'un bleu sombre pareil à celui qui dort au fond des prunelles.

Ahmed plongea les mains dans le merveilleux coffret. C'était comme de la lumière qui ruisselait entre ses doigts.

*
* *

Alors il fut transporté d'une rage insensée.

Il dit aux émeraudes : « Je ne vous crois pas. Que d'autres vous admirent pour votre éclat d'emprunt ! Ahmed ne sera pas votre dupe ! » Et il jeta loin de lui les émeraudes couleur de la mer irritée.

Il dit aux rubis : « Le sang qui coule sous des chairs transparentes a moins de fraîcheur et n'a pas votre jeunesse. Je vous hais pour votre jeunesse qui ment ! » Et il jeta les rubis qui semblaient des gouttes de sang. Il jeta les topazes et les opales, et les turquoises aux teintes mourantes, et les saphirs d'un bleu sombre pareil au bleu qui dort au fond des prunelles.

Et chaque fois il disait les mêmes choses : « Ahmed ne veut plus être dupe. On ne trompe plus Ahmed. »

*
* *

Il était maintenant d'humeur bizarre. Il fuyait les compagnies. Il s'enfermait des jours entiers. Il voulait être seul; et, à mesure, il devenait plus sombre. Ses amis s'affligeaient et craignaient pour sa raison.

*
* *

Un matin, on le trouva mort.

Devant lui l'écrin était ouvert. Dans l'écrin la perle brillait, éclatante et froide. Il avait voulu fixer sur elle son dernier regard.

Était-ce un regard chargé de reproches,

pour la cruauté de cette déception qui lui avait rendu impossible de plus vivre?

Était-ce un regard tout noyé de reconnaissance pour l'illusion qu'elle lui avait donnée et qui l'avait fait heureux par-dessus tous les hommes?

On ne put le savoir.

Car les morts n'aiment pas à dire leur secret. Mais, à la minute suprême, on voit bien dans leurs yeux qu'ils ont un secret. Ils l'emportent avec eux. C'est de ce secret qu'ils vivent durant l'éternité.



CONTE DE NOËL

Il y avait à cette époque-là dans un village une chapelle consacrée à la Vierge et qui était entourée d'une dévotion particulière. La veille de Noël, les femmes qui venaient d'être mères s'allaient agenouiller devant la crèche et elles adoraient l'Enfant-Dieu. Alors, comme elles étaient ravies en extase, saint Pierre leur apparaissait, et, les prenant par la main, il les menait au paradis. Au paradis il y a un château où sont rangées en bel ordre les destinées qui attendent les hommes. Là donc elles pou-

vaient choisir pour leur enfant la destinée qu'elles préféraient; et, pareillement, elles écartaient celles qui ne leur agréaient pas. Mais elles ne pouvaient en écarter plus de trois. Ce que sachant, les mères qui avaient des enfants nouveau-nés venaient la veille de Noël à la chapelle de la Vierge. Elles venaient des villes voisines et des hameaux prochains. Même il en venait de pays très éloignés. Et dame Berthe y vint.

Dame Berthe n'était pas heureuse. Son mari, homme violent et débauché, avait dépensé la plus grande partie de ses biens. Puis un jour qu'il s'était pris de querelle avec de mauvais garçons, on le rapporta frappé à mort : il expira entre les bras de dame Berthe. J'en sais qui se fussent réjouies. Mais dame Berthe était une épouse

chrétienne. Elle pleura son mari; n'était-il pas celui que Dieu lui avait donné pour qu'il fût son seigneur et son maître? A quelques jours de là, elle mit au monde avant le temps un garçon qu'elle appela Gilbert en souvenir du mort.

Donc saint Pierre mena dame Berthe au château des Destinées. Il dit : « C'est un « grand point pour être heureux que d'a- « voir des coffres bien remplis et une « bonne table. Tu connais maître Simon « le drapier. Sa boutique, tout le jour, est « visitée par les chalands. Le soir venu, il « mange longuement de mets bien apprê- « tés, et il se réjouit avec ses amis. Ne « veux-tu pas que Gilbert soit semblable « à maître Simon? »

— « Non, dit-elle. Maître Simon est un

« sot. Je veux que mon fils soit très intel-
« ligent et qu'il comprenne des choses
« que les autres hommes ne comprennent
« pas. »

Saint Pierre poursuivit : « Un beau
« costume est beau. Roland, capitaine aux
« gardes, a une plume à son chapeau et
« des broderies sur un manteau de velours ;
« et les filles se retournent quand il fait
« sonner sur le pavé des rues ses bottes
« où sont fichés des éperons d'or... »

— « Non, dit-elle. Roland a des éperons
« d'or, mais il n'a point d'âme. Il est sans
« foi ni loi. Je veux que mon fils soit hon-
« nête et loyal. »

Saint-Pierre poursuivit : « Les grands
« et les puissants du monde font généra-
« lement envie. Le seigneur Godefroy est

« conseiller du prince qui l'a comblé d'hon-
« neurs et de dignités; chacun le redoute
« et on craint de le mécontenter... »

— « Non, dit-elle. Le seigneur Godefroy
« est un homme méchant, sans pitié pour
« les petits. Je veux que mon fils soit doux et
« compatissant aux misères des hommes, et
« qu'on le cite pour la bonté de son cœur. »

Dame Berthe cheminant pour s'en retourner songeait en elle-même. Il lui avait paru que saint Pierre avait le son de voix un peu rude et que son langage, pour le langage d'un saint, était trop un langage de la terre. Ce n'est pas ainsi qu'elle se l'était représenté; mais souvent nous nous faisons des personnes célestes une conception fausse. Tout de même elle n'avait pas de regret d'être venue à la chapelle de la

Vierge. Car, pensait-elle, Gilbert aura beaucoup de vertus; et cela est l'essentiel.

Cependant Gilbert croissait en science et en sagesse. Il donna de bonne heure les signes d'une précoce prudhomie. Il avait des réflexions de petit homme; et ses réparties, que dame Berthe consignait à mesure sur un carnet, faisaient l'émerveillement des personnes de son entourage. Il apprenait toutes choses avec une facilité surprenante. Il entendait le grec et le latin; il récitait de mémoire la liste de tous les consuls de Rome, comme aussi bien celle des formes du raisonnement qui sont au nombre de quatre cent vingt-sept; et il possédait beaucoup d'autres connaissances encore qui sont également utiles pour la conduite de la vie.

Il n'avait garde d'imiter ceux qu'il voyait indisciplinés et paresseux; car ses maîtres étaient dans l'habitude de dire que ceux qui font mal, tôt ou tard sont punis. Et les maîtres ne mentent jamais. Il s'abstenait des fréquentations coupables et ne faisait rien de ce qui est défendu. C'est pourquoi il avait l'humeur enjouée, ayant la conscience pure. Son visage était agréable à voir; car c'est la méchanceté du cœur qui fait la laideur des traits. Les jours de fête on ne le rencontrait pas dans les lieux où fréquente la folle jeunesse. Il ne se mêlait pas aux rixes des écoliers, quoiqu'il fût brave, agile, et rompu à tous les exercices du corps. Il distribuait des aumônes aux pauvres; et il y joignait la manne des bons conseils, car

elle aussi, l'âme a besoin de nourriture.

Surtout il se plaisait aux longs offices. Il aimait les offices de l'Église douloureuse, et ceux du jour de Pâques où l'Église est triomphante; il aimait les offices des Morts, les agenouillements et les bénédictions, et l'obscurité des nefs où les feux des cierges sont comme des étoiles; il aimait les musiques sacrées, et, souvent, bercé par les pieux concerts, il avait senti passer dans ses cheveux la brise que font, en s'agitant, les ailes des anges... Donc on le citait partout en exemple. Et dame Berthe se réjouissait parce que son fils n'était pas semblable aux autres.

Or, il y eut cette année-là de grands scandales par le monde. L'enfer était en émoi parce que les hommes vivaient dans

le respect des commandements de Dieu. Il envoya sur la terre une nuée de démons choisis parmi les plus habiles pêcheurs d'âmes. Ceux-ci se répandirent par tous endroits; et ils prenaient des formes différentes. Ils semblaient tantôt d'agréables jeunes hommes, et tantôt de vieux messieurs respectables, et souvent aussi de belles femmes. En réalité, ce n'étaient que des diables. On les reconnaissait au pied qui était fourchu; car Dieu n'a pas voulu que l'homme fût exposé sans défense aux embûches du Malin. C'est ce que les prédicateurs expliquaient au prône le dimanche.

Gilbert était de ceux pour qui il y aura plus de joie en enfer que pour la conquête de dix autres. Satan ne voulut s'en remettre qu'à lui-même du soin de le

tenter. Il prit les traits d'un fameux docteur réputé pour sa connaissance des textes hébraïques et pour l'agrément de son style. Ce docteur était gras comme un chanoine, ce qui faisait qu'on n'entrait pas en méfiance contre lui. S'étant approché du jeune homme, il lui dit : « Cela m'afflige de voir que « toi, Gilbert, qui as l'intelligence ouverte et « l'esprit orné, tu te prêtes encore aux « contes de ta nourrice. Se peut-il que tu « ajoutes foi au miracle, alors que nul mi- « racle n'a jamais été contrôlé suivant les « lois de l'expérience? Pour ce qui est de « croire qu'un homme ait été le Fils de « Dieu, cela est bon pour les ignorants. « Homme et Dieu sont des termes qui se « contredisent. Les concilier, cela est tout à « fait impossible… » Il parlait avec bon-

homie. Gilbert ne se laissa pas déconcerter; mais, ayant deviné qui était celui qui cherchait à le séduire, il fit une courte oraison; après quoi, il répondit : « Maître, la chose « dont vous parlez ne me paraît nullement « impossible. Car on voit tous les jours « des diables prendre la forme humaine. « Et Dieu est plus puissant que le diable. » L'argument était très fort. Satan n'y trouva rien à répondre.

Gilbert ayant ainsi repoussé l'assaut ne fit que redoubler de piété. Cependant, à partir de ce jour, il comprit que quelque chose était changé en lui, et qu'elle était perdue la paix des jours passés. Jamais, certes, il ne cesserait de croire; mais de quelles angoisses il payerait la croyance maintenant! Il savait que Satan ne lâche guère

ceux autour de qui il a disposé ses pièges ; il le sentait qui rôdait autour de lui ; et plus d'une fois il reconnut sa présence à des signes certains. Il avait beau hanter les églises ; quand le prêtre tourné vers le peuple prononçait les paroles rituelles, il lui arriva d'entendre des ricanements au lieu des répons ; et, lorsque montait l'encensoir balancé par la main des diacres, il en vit sortir parfois des vapeurs qui venaient de l'enfer. Il livra des batailles, comme un bon soldat. Il en sortait vainqueur et brisé.

Les âmes n'ont pas été faites pour rester solitaires ; elles cherchent partout, afin de s'y mêler, des âmes pareilles. Gilbert avait un ami auquel il confiait les plus secrètes entre ses pensées : ils étaient comme des frères. Et il ne lui laissa pas

ignorer les tourments auxquels il était en proie. A quelque temps de là, s'étant trouvé dans une compagnie, il s'aperçut que son secret avait été livré et que le plus intime de lui-même était en butte aux rires de la foule. Alors il résolut de ne plus s'ouvrir à personne ; il ferma son âme et vécut dans la solitude. Pour avoir été trahi par un seul, il se défiait de tous. Il s'appliqua désormais à cacher sa pensée ; il tissa autour d'elle avec un art subtil un voile dont la trame était impénétrable et légère. Il eut de ces mots qui dérobent les idées qu'ils semblent exprimer, de ces phrases qui, en s'achevant, se démentent. Il disait sérieusement des choses plaisantes et plaisantait des plus graves. Il n'était jamais plus sincère qu'aux moments où on le

croyait le plus éloigné de parler selon son cœur. Cela mettait les gens mal à l'aise et fit qu'on le jugea sévèrement, car les gens n'aiment guère ceux qu'ils soupçonnent de se moquer d'eux. Mais quel pli laissait après lui le sourire en quittant ses lèvres ironiques et désolées !

Le moment venu de choisir une carrière, il hésita longtemps, et décida de n'en prendre qu'une où il aurait pleine liberté d'être homme d'honneur.

Il alla chez son voisin le financier. C'était au fond d'un hôtel somptueux autant qu'un palais. On traversait des appartements gardés par une armée de valets fiers comme des hallebardiers. Un peuple assiégeait l'antichambre. Il y avait là des vieillards dont la barbe était blanche ainsi qu'est celle

des patriarches; mais leur regard était humble et craintif. Il y avait des gens de la campagne qui apportaient un morceau de la terre ensemencée par les pères de leurs grands-pères. Il y avait des artisans venus pour supplier qu'on attendît, avant de jeter leurs enfants dehors, que la saison fût moins inclémente. Il y avait de jeunes femmes aussi qui n'apportaient pour toute marchandise que leur jeunesse... Gilbert s'éloigna, ne voulant pas être de ceux qui convertissent en or les pleurs des pauvres gens.

Il alla chez son parent le juge. C'était un homme grave dont on vantait l'intégrité. Il lui exposa ses projets et qu'à son avis c'était une noble tâche que de faire respecter les lois. Il ajouta: « C'est vous

« qui avez réclamé le dernier supplice
« contre l'argentier du roi. Il fallait qu'il
« eût commis des exactions abomina-
« bles ! » Le juge répondit : « Je te par-
« lerai franchement, parce que tu es le
« fils de ma sœur, et parce que tu as
« l'intention d'entrer dans notre justice.
« L'argentier n'était pas coupable, mais il
« possédait de grands biens qui firent
« envie au roi... »

Gilbert alla encore chez le philosophe. C'était un homme de belle mine et qui professait des doctrines austères. Il enseignait qu'il n'est pas de réalité hors celles de l'entendement, que l'étude offre seule des satisfactions, que la volupté est trompeuse et qu'il faut fuir les plaisirs des sens. De la pièce voisine, Gilbert entendait venir

un bruit de verres entrechoqués avec des rires. Et il connut que c'était le rire de mauvaises femmes...

Hélas ! songeait-il en s'en retournant, tout n'est-il donc ici-bas qu'intérêt et que mensonge?

Il aima... Qui était-elle? et d'où venait-elle? Il ne le sut jamais et ne le lui demanda pas. Elle-même semblait l'ignorer. Elle ignorait beaucoup de choses ; un quart d'heure d'attention, comme un effort de mémoire, lui était une fatigue intolérable. Mais un jour elle était passée devant lui ; la traîne de sa robe, sans qu'elle eût voulu, s'était déroulée ; en se déroulant elle avait tracé comme un sillage. Il restait des journées entières à lire dans ses yeux son humeur changeante et à épier

le vol de ses idées qui partaient en tous les sens ; il les saisissait au passage, comme un oiseleur ; et les journées lui semblaient courtes. Elle le laissait faire, car elle était très douce. L'aimait-elle ? Il le croyait. N'aimait-elle que lui ? Il l'espérait. N'aimerait-elle que lui jamais ? Comment l'aurait-il pu dire, quoiqu'il sût si bien qu'il n'en aimerait jamais une autre qu'elle ? Or, une fois, il l'attendit tout le jour, inutilement. C'est qu'on lui avait rapporté des pays estranges un oiseau habile à imiter la parole humaine ; et cela l'avait si fort amusée de converser avec lui, et ils semblaient tous deux si bien s'entendre, qu'elle en avait oublié de venir. Une autre fois ayant entendu le bruit des cymbales et des caisses, elle avait voulu

voir passer les soldats du roi; c'étaient de beaux hommes équipés superbement; et, à mesure qu'elle les regardait défiler, du plaisir s'allumait dans ses yeux. Gilbert en fut courroucé. Ce qu'elle aimait surtout, c'était, quand elle entrait dans une assemblée, de surprendre sur son passage un frémissement d'aise. Alors elle oubliait tout à fait son ami; elle n'était à personne, mais elle était à tous. Elle ne savait pas décourager les gens... C'est cela qui mettait Gilbert au désespoir.

Il grondait : « Se peut-il, vous qui êtes « bonne, que vous me fassiez souffrir « tant? » Elle reprenait: « Mon cher sei- « gneur, je ne veux pas vous faire souf- « frir. Il faut me prendre telle que je suis. « Je n'ai pas comme vous de grandes pen-

« sées. Ce grand amour que vous avez « pour moi m'effraye un peu. Je n'ai qu'un « petit cœur; mais ce cœur est tout à « vous. » Elle disait joliment les choses, d'une voix qui chantait un peu. Il poursuivait : « Aimer, ma chère, c'est ne plus « s'appartenir; c'est aliéner sa personna« lité pour prendre la nature et les idées « de celui qu'on aime. C'est mourir à soi « pour revivre dans un autre. » Elle reprenait : « Mon cher seigneur, je ne com« prends pas entièrement ce que vous vou« lez dire. Ce n'est pas ma faute. Je ne sais « pas bien le sens des mots. On ne m'a pas « appris. Mais parlez encore. J'aime vos pa« roles à l'égal de vos caresses. » Elle se caressait à ses paroles voluptueusement. Mais il avait beau prêcher : elle n'avançait pas

dans la conversion. Elle était charmante. Il songeait : ce qui m'afflige en elle, c'est peut-être ce qui fait son charme ; je l'aimerais moins étant différente ; d'ailleurs cela n'est-il pas beaucoup déjà qu'elle me permette de l'aimer? et bien plus que je ne mérite... Ce sont des raisonnements qu'on se fait et des arguments dont on se leurre. On est tout de même très malheureux.

C'était le moindre des tourments de Gilbert. Souffrir par celle qu'on aime est un tourment si délicieux qu'on en voudrait mourir. Mais une autre inquiétude était dans son cœur et ne lui laissait pas un instant de répit. Gilbert se demandait s'il était bien tel qu'elle voulait qu'il fût. Était-il celui que toute femme attend, et dont la rencontre ne laisse plus après elle aucun

désir? La rendait-il heureuse? Ah! penser qu'après qu'il avait baisé ses lèvres peut-être elle rêverait du baiser d'autres lèvres! Et penser que l'amour, l'amour souhaité par les êtres et chanté par les poètes, le grand amour par qui le monde vit et meurent les hommes, peut-être elle ne possédait pas tout l'amour dans son amour! Il enviait ceux qui sont égoïstes et fats. Un soir elle voulut avoir, pour la mettre dans ses cheveux, la fleur oneïra. C'est une petite fleur aux teintes indécises et qui a des pétales couleur de songe. Elle croît sur les cimes très hautes et ce sont les rayons de la lune qui font qu'on la distingue sur la blancheur uniforme des neiges. Mais il faut qu'on l'aperçoive sans l'avoir voulu. Elle se cache aux regards

de ceux qui ont projeté de la cueillir. Gilbert la chercha tout un soir, montant toujours plus haut et se déchirant les mains à beaucoup de buissons. Mais, parce qu'il l'avait cherchée, il la chercha vainement. Il revint sans rapporter à son amie la fleur aux teintes indécises et qui a des pétales couleur de songe. Comme il fut triste ce soir-là !

Elle lui avait dit : « Vous devriez écrire
« quelques-unes des pensées que vous avez
« dans l'esprit. J'ai entendu l'autre année
« un poète qui chantait en s'accompagnant.
« Vous en feriez bien autant. Des phrases
« vous viennent comme on en lit dans les
« livres. Vous feriez des livres, très bien. »
Il y pensa. Il s'informa des écrivains de son temps et des sujets qui faisaient couler leur

encre. Il en vit qui racontaient les siècles disparus et qui donnaient un tas de détails sur des personnes qu'ils n'avaient jamais connues. Il en vit qui décrivaient les mœurs des citoyens de la planète Mars qui, probablement, n'est pas habitée. Il en vit même qui faisaient des livres rien que pour prouver que les livres des autres ne valaient rien. De tout cela Gilbert se sentit incapable. Que lui faisaient les hommes d'autrefois et les habitants de la planète Mars? Pour lui, il ne savait que son âme... Il y avait aussi une mode très répandue en ce temps-là parmi les faiseurs de livres. Ils entraient chez les gens, les regardaient vivre, les faisaient causer, et devenaient leurs amis intimes afin de surprendre leurs secrets; puis ils faisaient du tout un récit

à peine déguisé, et ils ne changeaient pas même les noms. Ils contaient leurs aventures aussi, les amoureuses principalement, et faisaient le portrait de leur maîtresse, rapportant la couleur de ses cheveux et les mots que lui arrachait le plaisir. Ils relataient même quand elle les avait trompés, et ils publiaient leur peine avec tant d'artifice et des arrangements si agréables qu'on voyaitbien que cela même les en consolait... Mais quoi! monter sur les tréteaux pour étaler sa blessure aux yeux des passants! Un histrion devrait en rougir. Gilbert en serait mort de honte.

Et Gilbert connut encore beaucoup d'épreuves. Beaucoup de choses lui arrivèrent dont aucune ne fut extraordinaire. Sa vie était de celles qu'on a coutume d'ap-

peler heureuses. Mais, pour lui, des bonheurs eux-mêmes il se levait quelque chose d'amer...

Il n'était pas fort âgé. Déjà on voyait ses cheveux qui devenaient gris au bord des tempes.

Or c'était un matin d'automne. La nature agonisait. Un grand voile était étendu afin que le mystère s'accomplît. Aux branches desséchées des arbres des nuées blanches pendaient comme des écharpes déchirées. Gilbert s'associait au deuil universel ; la tristesse venue du dehors l'envahissait ; il lui semblait que les choses mouraient en lui. Il comprit alors qu'il se passait en son âme un prodige indéfinissable. Il sentait en lui des souffrances qui pourtant n'avaient pas été les siennes ; des

douleurs se réveillaient en lui qu'il ne se souvenait pas d'avoir éprouvées. C'était, au fond de lui, comme un bruit de gémissements sourds, un tumulte de voix confuses et venues de très loin. Il distinguait, en prêtant l'oreille, ces voix toutes différentes. Il y avait des plaintes à peine exprimées, plaintes des cœurs discrets ; il y avait des sanglots qui éclataient, des cris de colère et de révolte, désespoirs de ceux qui ont aspiré vainement vers l'idéal, pleurs de ceux qui ont laissé leur idéal se flétrir, regrets de ceux qui ont passé sans s'arrêter auprès du bonheur, remords de ceux qui ont gâché leur vie, soupirs lassés des riches, halètements des générations courbées vers la terre et qui n'ont pas vu luire un coin du ciel, honte de ceux qui ont mal fait, rage

de ceux qui ont été trahis par la créature, reproches de la créature au Père, soulèvement de la création tout entière contre Dieu! C'était une lamentation lente, monotone, continue. Elle allait, venue du lointain des siècles. L'humanité, toute l'humanité souffrait en lui. Toute la souffrance des hommes montait du fond de son cœur!...

Il défaillait. Il eut peur d'être seul. Il eut peur de lui. Il alla vers l'oratoire où dame Berthe maintenant passait la plus grande partie de ses jours. Il cacha sa tête dans les genoux maternels, comme il faisait jadis quand il venait avouer un gros péché. Comme alors il avait dans la gorge des larmes qui ne pouvaient sortir et qui empêchaient de passer les mots. Enfin il

parla : « Mère, qu'ai-je donc? Qu'y a-t-il
« sur moi? Je ne suis point lâche et je me
« suis efforcé toujours de remplir mon de-
« voir. Je ne sais comment font les autres
« hommes. J'en vois qui sont sans in-
« quiétude et dont le rire sonne gaiement.
« Mais ce qui les contente me semble
« insuffisant. Ce qui est l'objet de leurs
« efforts me semble vain. Ce qui leur
« donne de la joie me chagrine. Leurs
« plaisirs ne me laissent aux lèvres qu'un
« goût de cendres. Tout ce que j'entre-
« prends se tourne contre moi. Tout ce
« que j'ai souhaité me devient une décep-
« tion. Je découvre en toutes choses le
« côté douloureux et qui doit me faire
« souffrir. On dirait qu'une fatalité est sur
« moi. C'est comme si, au jour de ma nais-

« sance, un sort eût été jeté sur moi par
« quelque fée méchante... »

Dame Berthe l'écouta parler. C'était si triste, la plainte de son enfant! Et elle lui voyait des cheveux gris au bord des tempes. Elle mit sur ses yeux brûlés le baiser de ses vieilles lèvres. Elle lui dit des choses d'autrefois. Elle lui dit des choses comme en savent les mères et que les amantes ne savent pas. Elle le renvoya consolé, soit que la chanson qui nous a bercés jadis ait gardé le secret d'endormir l'insomnie de nos cœurs, soit qu'à deviner la détresse d'une autre Gilbert se fût senti plus fort.

Quand son fils fut parti, dame Berthe s'agenouilla sur son prie-Dieu. Elle se souvint de la veillée de Noël et des trois vœux

qu'elle avait faits. Alors elle se frappa la poitrine, comme font au tribunal de Dieu les pénitentes, quand le moment est venu de dire les mots : C'est ma faute, c'est ma très grande faute !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Tours

Imprimerie Deslis Frères

rue Gambetta, 6

OUVRAGES DE RENÉ DOUMIC

Portraits d'Écrivains.

Alexandre Dumas fils. — Émile Augier. — Victorien Sardou. — Octave Feuillet. — Edmond et Jules de Goncourt. — Émile Zola. — Alphonse Daudet. — J.-J. Weiss.

3e édition. Un volume in-16.. 3 fr. 50

Écrivains d'aujourd'hui.

Paul Bourget. — Guy de Maupassant. — Pierre Loti. — Jules Lemaître. — Ferdinand Brunetière. — Émile Faguet. — Ernest Lavisse. — Notes sur les prédicateurs : Mgr d'Hulst, etc.

3e édition. Un volume in-16.. 3 fr. 50

Les Jeunes.

Édouard Rod. — J.-H. Rosny. — Paul Hervieu. — J.-K. Huysmans. — Maurice Barrès. — Paul Margueritte. — Léon Daudet. — Le comte Robert de Montesquiou. — Les Cent-Quarante-et-un, etc.

3e édition. Un volume in-16.. 3 fr. 50

Études sur la littérature française. — 1re SÉRIE.

Froissart. — Saint François de Sales. — Gourville. — Montaigne. — L'Opéra et la Tragédie. — Diderot. — Chamfort et Rivarol. — Florian. — Joseph de Maistre. — Benjamin Constant. — Mérimée. — La Duchesse de Broglie. — Littérature et Dégénérescence. — L'Enseignement du latin.

Un volume in-16.. 3 fr. 50

Études sur la littérature française. — 2e SÉRIE.

Marguerite de Navare. — Brantôme. — Madame Geoffrin. — Madame Rolland. — La Marquise de Condorcet. — Chateaubriand. — George Sand et Alfred de Musset. — M. Émile Zola. — Edmond de Goncourt. — M. François Coppée. — M. Anatole France. — La question du vers libre. — Les statues de Paris.

Un volume in-16.. 3 fr. 50

De Scribe à Ibsen.

CAUSERIES SUR LE THÉATRE CONTEMPORAIN

Scribe. — Alfred de Musset. — Alexandre Dumas père. — Alexandre Dumas fils. — Emile Augier. — Victorien Sardou. — Meilhac et Halévy. — — Labiche. — Jules Lemaître. — Henri Lavedan. — F. de Curel. — Ibsen, etc.

3e édition. (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). — Un volume in-16.. 3 fr. 50

Essais sur le théâtre contemporain.

Alexandre Dumas. — Édouard Pailleron. — Victorien Sardou. — Henri de Bornier. — François Coppée. — Alexandre Parodi. — Jules Lemaître. — Henri Lavedan. — Richepin. — Maurice Donnay. — François de Curel. — Georges Rodenbach. — Maurice Barrès, etc.

Un volume in-16.. 3 fr. 50

La Vie et les Mœurs au jour le jour.

Un volume in-16.. 3 fr. 50

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY